

DEVENIR DAME :
LE LIVRE DE LA CITÉ DES DAMES

By

CHRISTINE THIBERT

B.A., The University of British Columbia, 1988

A THESIS SUBMITTED IN PARTIAL FULFILLMENT OF
THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF
MASTER OF ARTS

in

THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES
(Department of French)

We accept this thesis as conforming
to the required standard

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA

April 1990

© Christine Thibert, 1990

In presenting this thesis in partial fulfilment of the requirements for an advanced degree at the University of British Columbia, I agree that the Library shall make it freely available for reference and study. I further agree that permission for extensive copying of this thesis for scholarly purposes may be granted by the head of my department or by his or her representatives. It is understood that copying or publication of this thesis for financial gain shall not be allowed without my written permission.

Department of French

The University of British Columbia
Vancouver, Canada

Date April 17, 1990

Résumé

En faisant une analyse du féminisme du Livre de la Cité des Dames, ce travail tente d'élaborer un processus que j'appelle le devenir Dame. La construction de la Cité et l'écriture du Livre se font à travers l'édification de ce processus à trois niveaux : intellectuel, corporel et spirituel.

Le but du travail est de montrer comment la lectrice du Livre de la Cité des Dames fait l'expérience de ce processus et devient Dame elle-même en lisant le livre, comme "Christine" le devient en l'écrivant. Il s'agit d'examiner la mise en scène du processus de devenir Dame par l'auteure et de voir comment cela permet à la lectrice de le vivre.

Cette approche nous permet d'analyser les aspects plus ou moins problématiques du féminisme pizanien soulevés par plusieurs critiques. Parmi d'autres, il y a la problématique du christianisme. Quoique cela se présente comme un obstacle et empêche plusieurs critiques d'accepter Christine de Pizan en tant que féministe, ce travail affirme que c'est précisément cela qui manifeste le génie (féministe) du Livre de la Cité des Dames.

Histoire du texte

Christine de Pizan, écrivaine d'origine italienne, a écrit Le Livre de la Cité de Dames en 1404-5. En 1405 elle a écrit, comme suite à La Cité des Dames, Le Livre des Trois Vertus ou Le Trésor de la Cité des Dames.

Le Livre de la Cité des Dames est une oeuvre allégorique qui s'inspire du fameux De claris mulieribus (Des dames de renom, 1360) de Boccace et de La Cité de Dieu (413-424) de Saint Augustin. C'est aussi une réfutation de certains auteurs misogynes, comme Mathéole et Jean de Meun.

Les deux seules éditions critiques faites à partir des manuscrits originaux n'ont pas encore été publiées. Ce sont des thèses de doctorat (Lange, 1974, Hamburg; Curnow, 1975, Vanderbilt).

Le livre a été traduit en plusieurs langues : en flamand (1475) et en anglais (1521). Plus récemment, il a été traduit et publié en anglais moderne (Richards, 1982), en allemand (Zimmerman, 1986) et en français moderne (Hicks et Moreau, 1986).

Cette dernière traduction, basée sur les manuscrits originaux de Paris, sera utilisée dans ce travail, puisqu'elle est la plus accessible au niveau de la langue et de la publication.

Table des matières

Résumé 11

Histoire du texte 111

Introduction : devenir Dame 1

Première partie : le devenir Dame intellectuel

1. Introduction : "devenir génie" 11
2. Un petit mouvement en avant : tentative de déplacement 14
3. Le "témoignage réuni" : la répétition 21
4. La citation 26
5. Le livre et la lettre 28
6. L'autorité masculine et l'expérience féminine 32
7. L'invention 39
8. Conclusion 47

Deuxième partie : le devenir Dame corporel

1. Introduction : présence d'un élément physique 54
2. Le défaut dés/agréable : la force physique 58
3. Les Amazones 61
4. Dédoubllement du corps, tentative de bisexualité, ou "mutacion" : les Amazones, Christine et autres femmes 63
5. Les vêtements de la Dame 71
6. Marine 75
7. Le viol 81

Troisième partie : le devenir Dame spirituel

1. Introduction : de l'immanence à la transcendance 92
2. La dignité originelle : Ève 95
3. La femme-intermédiaire : position 102
4. La dignité originelle : Marie, femme-intermédiaire 108
5. Des femmes-intermédiaires : les martyres 115
6. Conclusion : Jésus-Christine et le christinisme 121

Conclusion : entre les devenirs 129

Bibliographie 137

Introduction : devenir Dame

In this vision I am not taught to write as the philosophers write. The words in that vision are not like the words that resound from the mouth of a man, but shine out like flames, and like clouds moving in the air.

-Hildegard of Bingen

"Letter to Guibert of Gembloux"

On ne naît pas Dame, on le devient. Voilà ce que "Simone de Pizan" nous aurait annoncé si elle avait vécu. Ce travail tentera de la faire vivre. En faisant une analyse du féminisme du Livre de la Cité des Dames, on verra comment Christine de Pizan a non seulement dit à sa façon "on ne naît pas femme, on le devient", comme le constate Eric Hicks (14), mais qu'elle a également dit, toujours à sa façon, "on ne naît pas génie, on le devient" (Beauvoir 1: 175). C'est cette deuxième formule beauvoirienne, moins célèbre mais à mon avis beaucoup plus significative, qui nous permettra de mettre en lumière l'aspect positif de la première formule.

Dans le système du Livre de la Cité des Dames, on passe par le "devenir génie" pour dépasser le "devenir (comme une) femme" dans le but d'atteindre le

devenir Dame, ce qui veut dire revendiquer la dignité intellectuelle, corporelle et spirituelle de l'être humain de sexe femelle. Il s'agit d'un processus, d'une reconstruction de ce qui a déjà été construit.

Devenir Dame, c'est devenir la meilleure femme que l'on peut, c'est-à-dire se réaliser, se transcender indéfiniment en tant que femme. Tout est possible. Le devenir du "devenir femme", comme le constate Simone de Beauvoir, est un devenir hégélien, c'est un "être devenu" (1: 27). Mais celui du devenir Dame est un type de "devenir femme" qui regarde au-delà : c'est le devenir de l'avenir. Toute femme a donc la possibilité de devenir Dame, de se refaire en tant que femme. Il ne s'agit plus d'être digne, mais de le devenir.

La féminité, chez Christine de Pizan comme chez Simone de Beauvoir, se pose à l'instant même où elle disparaît. La Dame, c'est la femme qui a le pouvoir. Le choix du titre de Dame par Christine, ou le choix du mot Dame dans le titre de son livre, lui offre la possibilité d'affirmer la féminité en tant qu'autorité tout en échappant à l'antithèse homme/femme où seul l'homme peut se poser en tant qu'autorité. Les hommes ont exploité ce système binaire pour mettre l'homme et la femme en opposition, pour rendre l'Un supérieur et l'Autre inférieure. De la même façon, ils ont établi le système des titres et des rangs sociaux pour mettre en opposition

le maître et l'esclave. Mais cela n'empêche pas Christine de reconnaître et d'adopter ces systèmes oppressifs, car son but est de les adopter pour les adapter, de changer notre expérience de ces systèmes et ces processus sans les supprimer totalement. Comme nous l'affirme son livre, "on ne doit pas renoncer aux choses bonnes et profitables ou les laisser à l'abandon sous prétexte que les sots en usent mal" (230). Selon Simone de Beauvoir, pour "changer la force du monde, il faut y être d'abord solidement ancré; mais les femmes solidement enracinées dans la société sont celles qui lui sont soumises [...]" (1: 175). Dans le monde pizanien il faut s'ancrer pour se déraciner. Il faut redevenir femme, c'est-à-dire devenir Dame, se renommer et se donner un titre qui existe déjà dans le monde pré-établi, tout en repensant comment on est "devenu femme."

Christine adopte et adapte le système des titres et des rangs sociaux non seulement pour poser la féminité à l'instant même où cette féminité s'efface, mais pour poser l'autorité tout en la niant. Le titre de Dame suggère plus que la dignité (Richards xxx). Il suggère la féminité tout en lui accordant la puissance. C'est une façon d'éclipser la femme traditionnellement subordonnée et impuissante, c'est une façon de la renommer, c'est-à-dire de la changer. Mais ce que c'est que le pouvoir sera également transformé. Il s'agit toujours de

de l'autorité et de la noblesse, mais de l'autorité en tant que dignité, en tant que noblesse de l'âme (d'âme) et de l'esprit. Il s'agit de la vertu : "Qu'est-ce que donc la noblesse si ce n'est la vertu? Ce n'est point là une affaire de sang ou de chair" (221).

Ce sont les mots de la "belle, courtoise, sage et bien élevée" Sigismonde (221). Elle s'adresse à son père, le Prince de Salerne. Elle est elle-même de sang et de chair noble. Mais l'autorité de sa noblesse se pose tout en s'effaçant. Comme Christine, elle tente de modifier ce qui s'entend par autorité, de déplacer la noblesse et la dignité tout en les posant, tout en les utilisant pour son bien. Elle adopte le système de son père tout en voulant l'adapter à sa propre expérience avec laquelle il rentre en conflit. Amoureuse de Guichard, "un des gentilshommes les plus obscurs de [la] cour [du père]", elle éprouve, comme lui dit son père, "un sentiment indigne de [son] rang" (220). Quoiqu'elle n'ait pas osé "contrevenir l'autorité paternelle" en se mariant, car son père ne voulait pas qu'elle se marie avec aucun homme, elle a pris un amant. Elle a adapté, pour son bien, une règle qui lui a été imposée par l'autorité de son père. D'après elle, elle n'a pas osé refuser l'autorité de son père en prenant Guichard comme amant, car d'après son expérience de la noblesse et de la dignité, cet amant est digne de son rang. Puisqu'elle n'a pas tout à fait la même idée de la

noblesse que son père, puisqu'elle a modifié le suprême, Guichard est aussi noble qu'elle. Elle utilise toujours les mêmes mots pour le décrire, le même système de rang et de titre, mais la façon dont ses mots signifient et ce qu'ils signifient ont changé. Notons aussi qu'il s'agit, ironiquement, d'une femme en train de revendiquer la dignité d'un homme. Ce ne sera pas toujours le cas. Elle revendique la dignité de l'homme comme l'homme devrait revendiquer celle de la femme:

Ne croyez pas que ce fut sans motif ou réflexion que j'acceptai de consentir aux élans de mon coeur; bien au contraire, j'observais longtemps la conduite de Guichard et le trouvais le plus noble des hommes de votre cour. (221)

De la même manière, sauf que cette fois-ci il s'agit de revendiquer la dignité de la femme, l'histoire de Grisélidis, fille du pauvre Janicole, met en scène comment une femme peut changer ce qui s'entend par "la noblesse." "Le marquis avait remarqué l'excellente conduite" de cette femme et enfin, elle fut "épousée et habillée pour tenir son rang" (199). Mais pour mettre à l'épreuve le mérite de son épouse, le marquis la renvoie chez son père "comme elle était venue", c'est-à-dire "toute nue" : "toute nue je quittai la maison de mon père, et toute nue j'y retournerai" (198). Mais cela ne la délivrera pas de son rang, de sa dignité : sa nobilité va continuer à faire autorité. Il ne

lui faut qu'"une seule chemise pour voiler la nudité de celle qui fut autrefois [la] marquise." Une fois anonyme, elle ne peut pas cacher son honneur sous ses pauvres habits. Quoiqu'elle ait l'air pauvre, les gens sont "étonnés" par sa "haute conduite", et leur idée de ce que c'est que la haute conduite a changé. Christine constate que quoique Grisélidis ne soit plus marquise, elle est toujours Dame.

Le titre de Dame, comme marque de noblesse, n'est plus réservé au sang et à la chair noble. Il est accordé à "bien d'autres femmes belles et bonnes parmi les comtesses, baronnes, dames, damoiselles, bourgeoises, et femmes de tous les états" (237). À toutes celles qui habitent la Cité, aux "nombreuses compagnies de femmes de tous les états", la noblesse est accordée, car à chacune est donné "ce qui lui appartient au mieux de [son] pouvoir." Chacune a le droit de faire autorité (44). Qu'il s'agisse de la nobilité intellectuelle, corporelle, ou spirituelle, la noblesse est une possibilité universelle.

Christine imite les systèmes des hommes, ceux qui existent déjà dans le monde pré-établi, mais elle n'imité pas les rapports qui existent dans ce monde entre les hommes et leurs systèmes. Elle doit trouver ses propres rapports, sa propre expérience de leurs systèmes, car, puisque qu'elle est imparfaite et veut se perfectionner, la conduite des hommes ne peut pas lui servir d'exemple et de modèle: "[...] quand les hommes seront parfaits, alors les femmes les

imiteront" (210). Ce seront les hommes qui, grâce à la noblesse de l'esprit féminin, reconnaîtront chez les femmes, sinon le désir qu'elles ont d'intégrer leur intégrité dans leurs systèmes, un exemple de comment mieux gouverner, comment mieux utiliser le pouvoir des systèmes, mieux juger soi-même et les autres selon des valeurs intellectuel~~le~~, corporel~~le~~ et spirituel~~le~~. Christine s'occupe non seulement de revendiquer la dignité des femmes, mais l'honneur des hommes qu'elle rend "parfaits, avec le temps" (50).

Si la femme ne peut ou ne veut pas changer de classe sexuelle, elle peut changer de rang par sa noblesse intellectuelle, corporelle et spirituelle, car même si les femmes ne sont pas des hommes, "elles aussi, font partie du peuple de Dieu, [...] elles sont des créatures humaines au même titre que les hommes, et [...] ne sont point d'une autre race ou d'une espèce différente que l'on pourrait exclure" (212). La femme peut, comme l'implique le titre de Dame, devenir supérieure. Mais le concept du pouvoir, comme celui de la supériorité, a changé. Il n'est plus oppressif. Il ne se définit plus par rapport à l'inférieur(e), par rapport à l'Autre. Il se transcende et se dépasse indéfiniment. La femme en tant que Dame pourra participer à l'économie du monde meilleur et pas seulement au gouvernement du monde pré-établi. Christine participe à la construction du monde, à l'éducation de soi et de celles

qu'elles gouvernent, des futures Dames, de ses lectrices et de ses lecteurs.

Le choix d'accorder aux femmes le titre de Dame nous permet de dédoubler un mot beauvoirien : en tant que Dames les femmes "s'ancrent" pour s'encrer, c'est-à-dire pour se déraciner à travers l'écriture. Elles s'inscrivent dans le monde pré-établi pour s'écrire une position dans l'élaboration du monde meilleur et dans le mouvement de la transcendance humaine. L'un ne va pas sans l'autre. On ne peut pas s'ancrer sans s'encrer, sans se déraciner. Le mot "ancrer" peut donc nier sa connotation d'inaction : il faut s'ancrer et s'installer solidement en creusant la terre pour se sentir à l'aise dans la cité qu'on veut utopiquement reconstruire, pour participer à l'activité humaine d'écrire, de décrire, et de ré-écrire.

Il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit pas de construire un nouveau monde mais d'un monde meilleur. Il n'est pas nécessaire de changer complètement les structures et les systèmes pour inclure la femme. Il n'est pas nécessaire de créer un nouveau monde ailleurs, séparé des autres : pas besoin de construire un autre monde, ou même un monde qui serait autre, avec de nouvelles structures et de nouveaux systèmes. Il s'agit de reconstruire le monde pré-établi et de changer notre expérience de ses structures et ses systèmes, ainsi que nos façons de nous en servir et les façons dont ils se servent de nous. C'est le processus par

lequel le monde meilleur, le nouveau monde, s'épanouira. Christine adopte le pouvoir et s'affirme en tant qu'autorité tout en critiquant le pouvoir et l'autorité. En rejetant ce qui s'entend par le titre "Dame" tout en l'utilisant, elle finit par rejeter le pouvoir de l'auteur et de la lettre, mais elle le fait à travers la lettre et en devenant auteure.

Cela ne veut pas dire qu'elle devient homme, qu'elle répète les erreurs dont elle accuse les hommes. Il n'est plus nécessaire, comme il l'était dans sa Mutacion, de se transformer en homme, de subir une métamorphose. Ce sont les systèmes eux-mêmes qui doivent subir une "mutacion." Ce n'est pas le processus de s'approprier le monde masculin en tant qu'homme qui l'intéresse, mais celui d'adopter/adapter le monde masculin en tant que femme.

Avec le choix du titre Dame, Christine revendique pour la femme le droit d'exploiter les systèmes. Nous n'avons pas à faire à un paradoxe, à la femme qui ne fait que parler comme un homme en se donnant un titre, mais à une parodie, ou, pour utiliser une formule de Naomi Schor, une "pèrodié" (xii). Christine imite la conduite des hommes et leur expérience des systèmes seulement dans la mesure où elle s'en moque. Elle imite leur conduite tout en la changeant, en mettant en relief comment les hommes "usent mal" des systèmes qui sont en effet "profitables."

Comme eux, elle va écrire des livres sur les femmes, mais on entendra "un autre son de cloche" (146). La Dame s'affirmera en tant qu'autorité sans régner, sans usurper le pouvoir d'autrui.

Bref, il s'agira dans cette étude de montrer comment la revendication de la dignité intellectuelle, corporelle, et spirituelle de la femme est un processus. C'est ce processus que j'appelle le devenir Dame. C'est un dépassement du "devenir femme", c'est-à-dire de l'être devenue femme. Il ne s'agira pas seulement de montrer le processus mais d'en être témoin, d'en faire l'expérience. Il s'agira de voir comment Christine le met en scène, comment elle le vit elle-même en tant que processus. Elle met en scène sa propre expérience de ce processus. En nous montrant comment les femmes peuvent devenir Dames, Christine est elle-même en train de devenir une noble Dame. C'est le processus qui l'intéresse et c'est à cela qu'elle veut intéresser sa lectrice. C'est précisément cela qu'elle veut lui communiquer, un moyen de devenir Dame.

Lire Le Livre de la Cité des Dames, c'est s'engager dans l'expérience d'une femme en train de devenir Dame : c'est devenir Dame soi-même. En lisant le livre, nous finissons par vivre cette expérience avec Christine et, toujours avec elle, nous participons à la construction de la Cité des Dames, du monde meilleur.

Première partie : le devenir Dame intellectuel

I will learn how to run with the big boys
I will learn I had to sink and to swim
-Sinead O'Connor
The Lion and the Cobra

1. Introduction : "devenir génie"

Dans cette partie, il s'agira de voir comment le processus de devenir Dame est élaboré au niveau de la revendication de la dignité intellectuelle de la femme. Nous verrons que c'est d'abord à ce niveau que Le Livre de la Cité des Dames se révèle conscient de soi en tant que processus, c'est-à-dire en tant que construction ou devenir. Le livre témoigne de l'expérience du devenir Dame d'une élève et d'une femme intellectuelle, et il s'écrit grâce à une mise en scène de ce devenir.

Nous nous intéresserons donc au processus dans la mesure où le livre et Christine elle-même s'y intéressent. Nous ne nous attarderons pas à ce qui est donné comme preuve de la dignité intellectuelle de la femme, mais à ce qui est donné comme preuve de la femme en train de devenir digne au niveau intellectuel. Nous mettrons l'accent sur la mise à l'épreuve plutôt que sur la preuve elle-même.

Il s'agira de voir également comment Christine met à l'épreuve sa propre dignité intellectuelle. Elle est la preuve vivante de la possibilité de devenir digne au niveau intellectuel. Non seulement elle fait parade de ses connaissances, elle souligne l'importance de son éducation et de son apprentissage par une mise en scène de ceux-ci : "she parades her[self] learning" (Shahar 168). [C'est moi qui ajoute le mot "self" entre parenthèses pour fair ressortir le double-sens de "learning."] C'est ainsi que l'évolution et le mouvement en avant du devenir Dame intellectuel de Christine sont donnés comme modèles à toutes "les dames et autres femmes" : le livre est construit de "matériaux en vérité si brillants que vous pouvez toutes vous y mirer" (275).

Après avoir étudié cet aspect autoréférentiel du processus de devenir Dame intellectuel--autoréférentiel dans la mesure où l'élaboration du processus dans le livre est constamment en train de se référer au processus de la production du livre--nous passerons à quelques autres exemples de femmes qui ont prouvé leur dignité intellectuelle. Mais ce ne sera pas passer à autre chose, car encore une fois il faudra voir comment la dignité intellectuelle s'établit. Il faudra découvrir comment elle est représentée, c'est-à-dire comment elle est illustrée, prouvée et construite. Puisque c'est au processus que Christine s'intéresse, il faut non seulement

qu'elle puisse dire, comme nous, "oui, la femme est digne au niveau intellectuel", mais "je peux en témoigner" ou "j'en ai fait l'expérience."

Passons d'abord à la mise en scène du processus de devenir Dame dans la mesure où nous sommes témoins de Christine qui est en train d'en faire l'expérience: car dès la première phrase du Livre de la Cité des Dames nous avons à faire à une élève. Elle est "assise dans son étude, tout entourée de livres." Il faudra voir quelle sorte d'élève est représentée au début du livre pour pouvoir procéder à l'analyse de l'évolution de cette élève et passer au "devenir génie" de Simone de Beauvoir, c'est-à-dire au devenir Dame intellectuel de Christine de Pizan. Rappelons encore que Simone de Beauvoir a dit dans Le Deuxième Sexe, "on ne naît pas génie, on le devient; et la condition féminine jusqu'à présent a rendu ce devenir impossible" (1: 175). Je voudrais montrer que la représentation de l'éducation de Christine dans Le Livre de la Cité des Dames a pour but de mettre en scène la possibilité de ce devenir.

Quoique Christine soit en train d'étudier au début du livre elle est, pour ainsi dire, au milieu du "chemin de longue étude." Elle va s'arrêter pour réviser son mode d'étude. Toutefois, dans les premiers chapitres de la première partie du livre, elle passe de "l'être devenue"

(femme) étudiante au "devenir [Dame] génie." La femme se métamorphose ainsi en génie, en Dame intellectuelle.

2. Un petit mouvement en avant : tentative de déplacement

Ce que Christine met en scène au début du livre, c'est sa façon "habituelle" d'étudier, de "retenir la science de tant d'auteurs" (40). La Christine que rencontre les trois déesses est une femme qui s'estime non seulement "indigne" de leur poser des questions (40), mais indigne d'interroger les livres qu'elle lit pour s'instruire. Pour pouvoir revendiquer sa dignité intellectuelle, il faudra d'abord s'estimer digne de poser des questions, de prendre sa "pioche d'Interrogation" et de creuser la terre "riche et fertile" dans le Champs des Lettres (48). C'est le premier moyen de mettre en marche le processus de devenir Dame au niveau de la dignité intellectuelle.

On perçoit au début du livre qu'il ne s'agit pas de la simple mise en scène de l'expérience d'une élève, mais du déplacement d'une élève naïve. L'élève qu'elle était et qu'elle a été pendant trop longtemps, ne dure que le temps et l'espace d'une seule phrase--la première du livre :

Selon mon habitude et la discipline qui règle le cours de ma vie, c'est-à-dire l'étude inlassable

des arts libéraux, j'étais un jour assise dans mon étude, tout entourée de livres traitant des sujets les plus divers.

Dans cette phrase, il est question d'une élève passive qui ne résiste pas. La passivité est une habitude, c'est "la discipline qui règle le cours" de la vie intellectuelle d'une femme. Notons aussi que Christine est "assise" et que l'étude est "inlassable."

Mais dès la deuxième phrase du texte, il y a un petit mouvement en avant. Pas tout à fait un déplacement mais, disons, un tremblement. C'est le désir de bouger qui se fait entendre :

L'esprit un peu las de m'être si longtemps appliquée à retenir la science de tant d'auteurs, je levai les yeux de mon texte, décidant de délaissier pour un moment les livres difficiles pour me divertir à la lecture de quelque poète.

Cependant, la "décision" de "délaissier pour un moment les livres difficiles" n'est qu'un petit mouvement en avant dans la mesure où il s'agit toujours d'une certaine naïveté. Ironiquement, Christine l'élève n'est pas consciente du fait que ce sera en essayant de lire de la poésie pour "se divertir" qu'elle va "délaissier" non pas pour "un moment", mais pour toujours sa façon habituelle de lire même les "livres difficiles." Elle ne comprend

pas, comme nous ne le comprenons pas en lisant le livre et en faisant l'expérience de Christine pour la première fois, jusqu'à quel point elle est en train de se déplacer en "levant les yeux de [son] texte" difficile. Mais puisque tout ceci est sous-entendu, Christine se déplace sans vraiment se déplacer.

Ce n'est pas le seul déplacement qui n'en est pas un. Lorsque Christine se met à lire pour "se divertir" sa mère l'appelle à souper. Encore une fois elle se déplace sans vraiment se déplacer, car le lendemain elle retourne à son étude "comme à l'accoutumée", comme la Christine qui lit des "livres difficiles" pour "retenir la science de tant d'auteurs" et des livres de poésie pour se "divertir." Mais on peut constater qu'il ne s'agit que d'un autre déplacement qui n'en est pas un, car c'est le dernier de ces non-déplacements, de ces petits mouvements en avant. Il sert également à mettre en scène le dernier retour de la lectrice naïve avant son grand mouvement en avant, avant la découverte du fait qu'elle ne peut plus lire pour "retenir" et pour se "divertir." Le livre de poésie qu'elle se remet à lire dès son retour, Les Lamentations de Mathéole, va la bouleverser "au plus profond de [son] être" et l'empêchera de retourner à "d'autres études plus sérieuses" comme à "l'accoutumée."

Nadia Margolis constate que Christine était au courant de l'idée de Quintilien en ce qui concerne le

parallèle entre la poésie et l'histoire (361). Qu'elle l'ait été ou non, dans Le Livre de la Cité des Dames c'est en lisant de la poésie que Christine se rend compte du fait que l'histoire et la philosophie (misogynes), comme tous "les livres difficiles", sont des poèmes en prose écrits pour être narrés. Elle apprend ainsi qu'elle ne peut plus lire ni pour "retenir" ni pour se "divertir" : elle doit commencer à (se) poser des questions. Et tout cela dans le deuxième paragraphe du livre :

Le lendemain matin, retournant comme à l'accoutumée à mon étude, je n'oubliai pas de mettre à exécution ma décision et de parcourir le livre de Mathéole. Je me mis à le lire et y avançai quelque peu. Mais le sujet me paraissant fort peu plaisant [...] vu encore l'indécence du langage et des thèmes, je le feuilletai par-ci par-là et en lus la fin, puis l'abandonnai pour retourner à d'autres études plus sérieuses et plus utiles. Mais la lecture de ce livre, quoiqu'il ne fasse aucunement autorité, me plongea dans une rêverie qui me bouleversa au plus profond de mon être. Je me demandais quelles pouvaient être les causes et les raisons, qui poussaient tant d'hommes, clercs et autres, à médire des femmes et à

vitupérer leur conduite soit en paroles, soit dans leurs traités et leurs écrits. Il n'y va pas seulement d'un ou deux hommes [...] au contraire, aucun texte n'en est entièrement exempt. Philosophes, poètes et moralistes--et la liste en serait bien longue--, tous semblent parler d'une même voix pour conclure que la femme est foncièrement mauvaise et portée au vice. (35-6)

Dans ce paragraphe la façon habituelle d'étudier est déplacée ou désire se déplacer, mais elle est également remplacée ou remise en place. Les déesses ne sont pas encore venues secourir Christine et la sortir de sa naïveté. Elle retombe dans la mauvaise habitude de lire pour "retenir" et de s'estimer "indigne" de poser des questions. Quoique l'auteur du livre de poésie, "ce Mathéole", "ne fasse aucunement autorité", "tous semblent parler d'une même voix pour conclure." La misogynie elle-même devient une "science de tant d'auteurs" : elle se sent forcée de la "retenir", c'est-à-dire non seulement de l'apprendre par coeur, mais de l'accepter et de la supporter. Elle doit conclure avec eux, avec cette "même voix." Quoiqu'elle désire "déterminer en [son] âme et conscience si le témoignage réuni de tant d'hommes illustres pouvait être erroné", elle ne peut pas "tourner et retourner les choses" (36). Elle ne peut pas les

"éplucher" parce qu'elle est encore naïve devant ce qu'elle lit. Puisqu'il est question d'un "témoignage réuni" et puisque Dieu dit que "l'accord de plusieurs témoignages fait foi" (37), Christine se résigne à "retenir" la "science de tant d'auteurs" qu'on appelle la misogynie :

[...] il m'était quasiment impossible de trouver un texte moral, quel qu'en fut l'auteur, où je ne tombe sur quelque chapitre ou paragraphe blâmant les femmes, avant d'en achever la lecture. Cette seule raison suffisait à me faire conclure qu'il fallait bien que tout ceci fut vrai, même si mon esprit, dans sa naïveté et son ignorance, ne pouvait se résoudre à reconnaître ces grands défauts que je partageais vraisemblablement avec les autres femmes [c'est moi qui souligne]. (36-37)

Christine tombe dans l'erreur de lire les livres des hommes comme un croyant lirait la Bible. Il s'agit d'une "même voix" autoritaire, la voix misogyne collective, en train de parler à travers le "témoignage réuni" de tant d'hommes illustres. Comme les hommes parlent d'une "même voix pour conclure", Christine aussi conclut. Son propre témoignage ne fait "aucunement autorité" : "Ainsi donc je me rapportais plus au jugement d'autrui qu'à ce que je savais et sentais dans mon être de femme" (37).

Cette mise en scène de la naïveté de Christine en tant qu'élève qui s'occupe de "retenir" ce qu'elle lit (de mémoriser et de soutenir), est en effet une mise en scène du processus de devenir femme intellectuelle : c'est la déconstruction du processus par lequel la femme est devenue indigne au niveau intellectuel. C'est un processus qui en empêche un autre, celui de devenir Dame au niveau de la dignité intellectuelle, de "devenir génie."

Si Christine retombe dans l'erreur de lire selon son habitude, de "retenir la science de tant d'auteurs", cela n'empêche pas qu'elle exprime avant tout le désir de transcender cette habitude. Quoiqu'elle cède au jugement d'autrui, elle éprouve toujours le besoin, même si ce n'est que pour quelques instants, "d'éplucher" et "d'errer" le "témoignage réuni." Christine a évolué depuis la deuxième phrase du livre où elle avait "l'esprit un peu las de [s'être] si longtemps appliqué à retenir." Ce que c'est que d'être "un peu las" de s'appliquer à "retenir" a évolué. Non seulement ~~il s'agit~~ : du désir de ne plus retenir et de se divertir, mais du besoin de digérer, de questionner, d'éplucher et d'errer.

Toutefois, Christine est mise en scène comme une élève qui est en train de tomber dans l'erreur de s'abandonner au jugement d'autrui, au "témoignage réuni." Elle tombe dans l'être devenue femme. C'est de cette

erreur, de cette "ignorance", même si cela lui permet de s'explorer en tant qu'être devenue ce qu'elle est (femme), que les trois déesses vont la retirer (35). Elles lui apprendront à lire de nouveau, à relire; bref, à étudier. Ce sera son salut intellectuel.

Nous passons donc de la mise en scène de la lectrice naïve à la mise en scène de l'éducation de cette lectrice pour voir comment les déesses remettent Christine dans le "droit chemin" (41), c'est-à-dire dans le droit "chemin de longue estude" de devenir Dame, de "devenir génie."

3. Le "témoignage réuni" : la répétition

Christine a accueilli la voix misogyne du "témoignage réuni" comme si c'était la voix de Dieu; elle accueille la lumière des trois déesses, par contre, comme si c'était "l'oeuvre de quelque démon" :

Accablée par ces tristes pensées, je baissais la tête de honte. Les yeux remplis de larmes, la joue dans la main, je m'appuyais sur l'accoudoir de mon fauteuil, lorsque je vis soudain descendre sur mon giron un rayon de lumière, comme si le soleil était venu en ces lieux. Mais mon cabinet étant obscur, et le soleil ne pouvant y entrer à cette heure, je m'éveillai en sursaut, comme d'un profond sommeil. Levant la tête pour regarder d'où venait cette lumière, je

vis se dresser devant moi trois dames
couronnées, de très haute dignité. La splendeur
qui émanait de leurs visages rejaillissait sur
moi, illuminant toute la pièce. Inutile de
demander si j'étais émerveillée, car les portes
étaient fermées derrière moi, et les trois dames
étaient néanmoins entrées. Craignant que ce ne
fût l'oeuvre de quelque démon, je fis sur mon
front le signe de la croix, tant était grande ma
frayeur. (38)

Quoique Christine soit en train de résister là où
elle devrait céder et cède là où elle devrait résister,
elle est également réveillée d'un "profond sommeil", et la
lumière des déesses illumine "toute la pièce." Cette
pièce, ce cabinet dans lequel Christine est "tout
entourée" de livres, est celui que Christine va, avec
l'aide des trois déesses, illuminer dans son propre livre.

La lumière des déesses illumine la pièce, mais elle
"rejaillit" également sur Christine. Ce que les dames
sont en train de faire suggère, ironiquement, ce que
Christine devra faire. Les déesses sont elles-mêmes en
train de faire ce que Christine a déjà eu le désir
d'accomplir : elles percent les murs là où les portes sont
fermées. Ce n'est donc pas par hasard que les trois
déesses "émerveillent" Christine. Elles percent les murs
des lieux du "témoignage réuni", les murs que Christine

elle-même n'a pu erroner. Avec l'arrivée des trois déesses, Christine pourra apprendre à entrer là où les portes sont fermées, à pénétrer les murs du "témoignage réuni" de son cabinet d'étude, de sa bibliothèque. Même si Christine pouvait accéder aux bibliothèques de la cour, à celle de l'Université de Paris (son ami Jean Gerson en était le président), et à celle de son père (Boulding 479), la misogynie l'empêchait d'y accéder en sa totalité. Quoiqu'elle ait pu explorer les livres, elle était comme toutes les autres femmes pour qui ils étaient fermés. L'impossibilité d'accéder à la misogynie est ainsi une expérience féminine universelle.

Nous tâcherons donc de voir comment les murs du "témoignage réuni" peuvent être percés et comment ceci peut faire partie du processus de devenir Dame au niveau de la revendication de la dignité intellectuelle de la femme. Nous verrons également comment ce devenir représente une mise en scène du génie de l'écriture du Livre de la Cité des Dames lui-même. Par exemple, en décrivant comment les déesses apprennent à Christine l'art de citer et de rejeter pareillement les voix du "témoignage réuni", nous verrons comment ce processus élaboré par les déesses est précisément celui qui est en train d'être utilisé pour écrire le Livre et construire la Cité des Dames.

Avant tout, les déesses lui affirmeront que c'est par lâcheté que les hommes se répètent sans cesse. Elles lui apprendront à voir que ce qui semble être un "témoignage réuni" ou "l'accord de plusieurs témoignages [qui] fait foi", n'est que vanité et faiblesse. Christine va découvrir qu'elle n'est pas la seule à croire à tort "que tout ce que disent les philosophes est article de foi et qu'ils ne peuvent se tromper" (39), car les hommes se trompent eux-mêmes en croyant qu'ils ne peuvent pas se tromper : "Il leur semble qu'ils ne peuvent se tromper si d'autres ont écrit ce qu'ils veulent dire! C'est ainsi qu'ils se prennent à diffamer" (52). Il ne s'agit donc pas de "l'accord de plusieurs témoignages", et encore moins d'un "témoignage réuni." Il s'agit plutôt de la répétition, de la vanité des hommes qui veulent "montrer qu'ils ont beaucoup lu", qui fondent leurs paroles et leurs écrits sur ce qu'ils ont trouvé dans les livres et ne font que citer les auteurs, "répétant ce qu'on a déjà dit" (50). Ce ne sera pas de cette manière que le Livre de la Cité des Dames s'écrit : quoique le livre répète des histoires déjà racontées, ce ne sera pas sans les rejeter, sans les transformer à la fois. Christine nous montre, à travers son livre, non seulement qu'elle a "beaucoup lu", mais qu'elle a appris à lire. C'est justement cela qu'elle accuse les hommes (qui ont beaucoup lu) de ne pas savoir faire : lire.

L'erreur des hommes de tout simplement répéter "ce qu'on a déjà dit" est l'erreur dans laquelle Christine était tombée. Elle s'est abandonnée à l'autorité du "témoignage réuni" d'autrui : elle s'est également résignée au processus (ou non-processus) de répéter "ce qu'on a déjà dit", comme le font les hommes en se répétant sans cesse. Christine les imite en train de s'imiter eux-mêmes, mais comme on voit, elle est également en train de changer son expérience de l'acte d'imitation.

Quoique les déesses soient là pour montrer à Christine comment franchir l'obstacle du "témoignage réuni", elles sont surtout là pour l'éveiller au danger de poser l'autorité de ce "témoignage réuni" comme le font la plupart des hommes. Elles lui apprendront à résister à cette tentation, tout en lui montrant comment poser son propre témoignage contestataire en tant qu'autorité. Bref, elles lui apprendront à résister à l'immasculatation, et, comme le constate Schibanoff dans son étude de l'oeuvre, elles lui apprendront à s'émasculer, c'est-à-dire à savoir comment se "retenir" de lire le "témoignage réuni" (le texte fixe) comme un homme (85, 87).

Pour pouvoir franchir l'obstacle du "témoignage réuni" en refusant de le poser en tant qu'autorité, il faut effectivement d'abord changer sa manière de lire. Et pour faire cela, il faut transformer son rapport au livre

et à la lettre. La Christine qui est représentée au début du livre est, comme le dirait Simone de Beauvoir, une femme "parasite" (2: 303). Le livre et la lettre ne sont pas encore sa proie. Elle ne peut pas encore transformer, tout en répétant. La lecture et l'écriture, comme elle s'en rendra compte, ne se résume pas uniquement à l'art de répéter le "déjà dit". Quoique Christine pratique l'art de répéter en écrivant Le Livre de la Cité des Dames, il s'agit avant tout d'une relecture, de la ré-écriture. L'imitation a changé : elle est devenue un processus transformateur. Il s'agit de répéter tout en récusant--de citer en transposant.

4. La citation

C'est en passant du concept de la répétition à celui de la citation dans toute son étendue que les trois déesses réveillent Christine de son "profond sommeil" devant le "témoignage réuni." Elle apprend que l'acte de faire appel à d'autres auteurs, à d'autres autorités, n'est pas nécessairement toujours un acte de répétition, que parfois il s'agit plutôt de la citation comme contestation. La citation, comme le lui explique Dame Raison, est nécessairement accompagnée d'une certaine transformation, la-remémorisation d'un certain oubli. Dame Raison elle-même cite et transforme pour son bien

Aristote dans l'acte de citer et de transformer Platon. Elle met en scène le processus dont elle parle. C'est ce que Christine fera plus tard avec Boccace, Virgile, et bien d'autres :

Tu l'as appris toi-même dans la Métaphysique d'Aristote, qui critique et réfute pareillement les opinions de Platon et d'autres philosophes en les citant. (39)

La Dame cite une autorité qui critique et réfute pour critiquer et réfuter elle-même l'autorité, pour changer ce qu'on entend en changeant ce que Christine l'élève entend par autorité.

Christine apprend ce processus d'exploitation du cité pour mettre en scène celui par lequel le Livre s'écrit et la Cité se construit. Le processus de l'écriture et de la construction du Livre de la Cité des Dames, est celui d'adopter et d'adapter pareillement, de répéter et de rejeter, c'est-à-dire de citer dans le sens établi ici. L'autorité masculine est adoptée et adaptée. Christine va citer Boccace (De claris mulieribus ou Des femmes de renom) à plusieurs reprises, mais ce sera en le transformant, et surtout en transformant ce qu'il fait entendre par "renom". Les livres vont devenir sa proie. Ils ne seront pas tout simplement lisibles, pour emprunter une formule barthienne, mais scriptibles, re-lisibles et,

pour ainsi dire, ré-écrivables (10-11). Lire n'est plus un "geste parasite" mais un "travail" (17).

C'est donc en passant du concept de l'autorité en tant que répétition au concept de l'autorité en tant que citation et mise en cause que Christine pourra se permettre de devenir elle-même une autorité intellectuelle, car elle "s'évade de la catégorie parasitaire" (Beauvoir 2: 304), elle échappe à son rôle de "parasite" du livre lisible et fermé.

5. Le livre et la lettre

Avant de parler du dépassement de la lettre, il faudrait ajouter que Christine s'occupe du processus de l'écriture du livre en s'intéressant à la représentation du livre en tant que processus. Pour savoir ce qu'il faut entendre par un Livre de la Cité, il faut d'abord poser une tout autre question : qu'est-ce qui se ferait entendre par une Cité de Livres de Dames, c'est-à-dire, de livres relus et ré-écrits par la femme? Il s'agira d'un livre en tant que cité de livres, en tant que citation. Ce livre sera composé de plusieurs livres, sera une pluralité, une bibliothèque. Il s'agira effectivement du "Livre de la Cité des Livres des Dames." Quoiqu'il soit question d'une structure traditionnellement fermée et complète, d'un Livre de la Cité, c'est une "oeuvre

ouverte." Puisque l'auteure apprend à regarder les livres des autres d'un autre oeil, elle doit représenter le sien autrement. Christine s'autorise en revendiquant l'autorité de "l'idée du livre" tout en transformant les façons dont cette autorité se constitue et comment nous en tant que lecteurs la constituons. Ce n'est pas que la question de l'autorité du livre ne se pose plus, mais qu'elle se pose autrement, par opposition et transposition.

Christine utilise la forme autorisée non seulement du livre, mais du livre en trois parties. Mais puisque l'histoire des femmes n'a pas encore été faite et qu'elle continuera à se faire après Christine, il faut que Christine modifie cette forme fermée. Il ne s'agira plus d'un récit chronologique, mais d'un discours synchronique et ouvert. Nous n'aurons plus affaire à l'idée médiévale du livre (masculin) dans la mesure ^{où} "livre" signifiait la totalité du signifiant (Gellrich 34). Il s'agira d'une forme plus universelle et moins circonscrite dans laquelle toutes les femmes pourront s'inscrire, "celles de jadis, celles d'aujourd'hui et celles de demain" (Pizan 275). Le livre adopte une structure traditionnelle, la division en trois parties, mais chacune de ces parties se divise en plusieurs chapitres pour lesquels il n'y a aucun ordre chronologique. Les femmes de jadis se mêlent à celles d'aujourd'hui, ainsi qu'à celles de demain. Toutes celles

qui ont été, qui sont et qui seront "éparpillées et séparées" peuvent se retrouver dans un "même volume" (Curtius 73). D'après Curtius les pages du volume sont les "frères" (331). Chez Christine elles sont les soeurs. Le livre peut également être adopté par les femmes en tant que symbole universel/uni-vers-elle. Le rôle collectif joué par l'individu dans le livre est parallèle au rôle collectif joué par l'individu dans la Cité utopique.

De la même manière, Christine lutte pour un langage plus universel qui permettra à la femme de dépasser la lettre misogyne. La Christine du début du livre ne peut pas franchir l'obstacle de l'autorité des livres des auteurs misogynes, parce qu'elle n'a pas encore fait son apprentissage du processus de la répétition et de la citation; elle ne peut pas non plus franchir l'obstacle du langage misogyne, parce qu'elle n'a pas encore appris à voir au-delà de la lettre.

Les hommes ferment les portes derrière eux dans leurs livres, et dans le langage de leurs livres aussi. Les déesses vont apprendre à Christine que le langage "indécent" ne peut pas être "pris à la lettre", que le langage lui-même ne dit pas toujours ce qu'il semble dire, qu'il est "souvent figuré" (39). Du moins, c'est cette approche qui lui permettra de le franchir en tant qu'obstacle. Elle ne sera plus bloquée par la surface du texte, par la lettre (Huot 369). Dame Raison lui a appris

à pénétrer le texte en lui expliquant le processus de la citation; elle l'invite aussi à pénétrer le langage du texte. C'est une manière d'ouvrir le langage et de le rendre plus universel.

Son désir d'élaborer un langage plus universel, c'est-à-dire plus accessible aux femmes, est souligné par le fait que Christine lutte pour le langage vernaculaire de tous les jours, de la communauté et de l'expérience féminine. Comme le constate Richards : "the defense and illustration of the vernacular [is] in tandem with her defense and illustration of femininity" (xli). Christine refuse deux choses en même temps, car elles sont pour ainsi dire la même chose : la langue latine et la langue misogyne. Il est donc ironique que Christine méprise le "langage des vieillards" en particulier (50). Le "langage des vieillards" c'est le latin, la langue des anciens et des grands classiques. Cependant, Christine ne rejette pas totalement la langue latine. Même si elle écrit en français, en langage vulgaire, et en dépit du fait qu'elle ne connaissait pas le latin (Shahar 158), elle se permet d'adopter et "d'imiter" la structure de la phrase latine. Elle se permet de la citer. Mais elle change de rapport à cette structure. Elle l'adapte pour son bien et pour le bien universel de la communauté des femmes. Elle met sa lectrice à l'aise et facilite la communication (Margolis 370).

Il s'agit toujours de la revendication intellectuelle en tant que processus. Comme elle l'a fait pour le concept de la citation et du livre, elle est en train d'élaborer un processus par lequel la dignité intellectuelle peut être revendiquée, c'est-à-dire le processus d'adopter et d'adapter tout à la fois : elle écrit dans la langue vernaculaire tout en imitant la structure et la forme de l'écriture latine. Dans le monde pizanien, Christine démontre ainsi sa dignité intellectuelle, puisqu'elle met à l'épreuve sa capacité de comprendre et de travailler les choses. Il ne s'agit plus tout simplement de "retenir" ou de consommer, mais de digérer.

6. L'autorité masculine et l'expérience féminine

Comme le "problème de l'originalité de l'auteur" se pose pour certains critiques (Gauvard 420, Pinet 456, Lanson 166-67), on peut constater que Christine est originale dans la mesure où elle ré-organise et manipule ses sources (Richards xxxi), dans la mesure où elle adopte et adapte les matériaux et les notions pré-établies, comme la répétition et le pouvoir du livre et de la lettre, pour son bien. Comme le constate Dame Raison, c'est sa manière de "tourner les choses à [son] avantage" (39). Le processus de devenir Dame au niveau intellectuel,

c'est-à-dire le processus de "devenir génie", se fait également à travers soi en tant qu'autorité. C'est notre propre expérience des livres et du langage qui nous permet de les citer, d'en parler en les rejetant.

En écrivant en langue vulgaire et à travers le processus de la citation, Christine revient à soi en tant qu'autorité. Ainsi elle peut faire l'histoire des femmes tout en enrichissant son oeuvre des exemples des femmes qu'elle connaît, qu'elle a vues, qui existent et qui sont en train de vivre. Les déesses supplient Christine à plusieurs reprises de revenir à sa propre expérience, à ses "propres yeux" (40) et aux femmes qu'elle connaît (56, 115, 191, 232). Leurs récits font "revenir en mémoire l'exemple de bien d'autres femmes" (158). Elle ajoute à ce que disent les déesses "l'expérience de femmes" qu'elles a vues (157) et qu'elle a connues elle-même (159). Son histoire des femmes est donc contemporaine et ancienne à la fois. Elle témoigne du manque d'une présence féminine dans l'histoire contemporaine, comme dans l'histoire ancienne. Les femmes de jadis comme les femmes d'aujourd'hui font l'expérience de cette absence et insignifiance historique : l'expérience est universelle.

Mais on perçoit encore une fois que ce ne sont pas les expériences elles-mêmes qui intéressent Christine, mais l'expérience en tant que processus, en tant que manière de devenir Dame, surtout au niveau de la dignité

intellectuelle. Christine affirme que "rien n'est aussi stimulant pour un être doué de raison qu'une expérience riche et variée" (92). Comme sa lectrice, Christine est en train d'obtenir cette expérience. Le livre témoigne de l'évolution de l'expérience "riche et variée" d'une femme, mais il offre aussi cette expérience "riche et variée" aux dames et autres femmes.

C'est à travers sa propre expérience que la femme peut critiquer, rejeter, questionner et ré-organiser ses sources. Lorsque son expérience se pose en tant qu'autorité, elle n'a plus à s'occuper de la "répétition" et du "retenir." Puisque l'autorité masculine est en conflit avec l'expérience féminine, il faut citer les auteurs tout en les récusant. C'est pour cela qu'il a fallu, par exemple, adopter le langage de tous les jours tout en adaptant la structure du langage des vieillards.

L'expérience féminine a donc un rôle très significatif en ce qui concerne l'instruction de la femme, pour la construction et l'édification de sa dignité intellectuelle. L'expérience est un processus par lequel la femme peut devenir Dame au niveau intellectuel. Il ne s'agit pas tout simplement de pouvoir lire des livres pour s'éduquer, d'avoir cet accès physique aux livres de la cité des hommes, mais d'avoir beaucoup d'expériences, d'aller dans le monde. Il y a deux coutumes à adopter et adapter. Non seulement il faut changer la coutume de ne

pas envoyer les filles à l'école pour leur enseigner les sciences et les arts, comme on le fait pour les garçons, mais il faut également changer la coutume de ne pas envoyer les femmes dans le monde pour leur donner une expérience "riche et variée", comme on le fait pour les hommes.

Christine nous affirme qu'il y a donc deux coutumes à changer : celle de ne pas éduquer les femmes ou de les éduquer autrement qu'on éduque les hommes, et celle de ne pas leur donner le droit de s'éduquer par l'expérience. A propos de la première coutume, Christine affirme :

[...] si c'était la coutume d'envoyer les petites filles à l'école et de leur enseigner méthodiquement les sciences, comme on le fait pour les garçons, elles apprendraient et comprendraient les difficultés de tous les arts et toutes les sciences aussi bien qu'eux. (91)

En ce qui concerne le droit de s'éduquer par l'expérience, elle constate :

C'est sans aucun doute qu'elles n'ont pas l'expérience de tant de choses différentes, mais, s'en tenant aux soins du ménage, elles restent chez elles, et rien n'est aussi stimulant pour un être doué de raison qu'une expérience riche et variée. (92)

Dans les deux cas, Christine insiste sur la volonté et la mobilité féminines. Envoyer les filles à l'école, ce serait élargir l'expérience féminine, et leur donner une expérience "riche et variée", ce serait comme les envoyer à l'école, ce serait les instruire dans le monde.

Mais Christine nous parle de l'expérience de la femme pour souligner son manque d'expérience. Elle parle de son expérience mondaine, c'est-à-dire celle du ménage, pour évoquer l'expérience qu'il lui manque pour se réaliser en tant que Dame.

Comme il faut travailler contre sa naïveté en faisant son apprentissage de la lecture, il faut aussi travailler contre son innocence pour devenir une femme qui a "l'expérience de tant de choses différentes." Ce n'est pas que la femme est naïve et innocente, c'est qu'elle l'est devenue. C'est que dans la société pré-établie il n'est pas nécessaire qu'elle soit instruite par les livres et par l'expérience :

Ma chère enfant, c'est qu'il n'est pas nécessaire à la société qu'elles s'occupent des affaires des hommes, comme je te l'ai déjà dit. Il leur suffit d'accomplir les tâches ordinaires qu'on leur a confiées. (92)

Christine est en train de démontrer que ce n'est pas l'infériorité intellectuelle des femmes qui a déterminé leur insignifiance, mais que c'est leur insignifiance qui

les a vouées à l'infériorité intellectuelle. Ce que Simone de Beauvoir dira à propos de l'insignifiante historique des femmes (1: 175), Christine l'a dit à propos de l'insignifiante intellectuelle des femmes. Pour Christine, comme pour Simone de Beauvoir, la femme est insignifiante et inférieure parce qu'elle l'est devenue (1: 27). Les femmes sont insignifiantes en tant que génies parce qu'il leur suffit "d'accomplir les tâches ordinaires qu'on leur a confiées."

Christine a donc dit à sa façon au quinzième siècle "on ne naît pas génie, on le devient; et la condition féminine a rendu jusqu'à présent ce devenir impossible" (Beauvoir 1: 175). Elle a voulu dire que c'est en accédant au monde de l'expérience et aux écoles, ou comme le dit Simone de Beauvoir, que c'est en se sentant bien dans la nature, la ville et au travail que le processus de "devenir génie" va se concrétiser (Albistur 416).

C'est précisément ce que Le Livre de la Cité des Dames offre à ses lectrices : une manière de "devenir génie." Les lectrices font l'expérience d'une éducation avec Christine. Grâce au témoignage de Christine, à la mise en scène de son éducation et de son expérience "riche et variée", le livre offre à la lectrice non seulement l'expérience d'une éducation mais cette "expérience riche et variée" si nécessaire à son éducation. Nous ne partageons pas seulement l'expérience de Christine

l'élève : nous faisons également l'expérience de Christine en train de revivre l'expérience de tant d'autres femmes. L'expérience "riche et variée" de Christine devient notre expérience, notre éducation. Bref, elle devient l'expérience universelle des femmes. Si Christine se met au même niveau que ses lectrices au début du livre en se représentant comme une lectrice naïve en train de s'éduquer et d'acquérir une expérience "riche et variée", elle met également ses lectrices au même niveau qu'elle en se réalisant, en devenant génie, en devenant Dame au niveau intellectuel.

L'expérience va changer la condition féminine, tout en modifiant les rapports entre les femmes et les livres. C'est l'expérience féminine, c'est-à-dire la nouvelle expérience ouverte de la femme en tant qu'autorité, qui va leur permettre de franchir l'obstacle du "témoignage réuni" des écrits des hommes : "l'expérience démontre clairement que la vérité est tout le contraire de ce que l'on affirme" (39). Le "on" ici c'est le "témoignage réuni", c'est "l'accord de plusieurs témoignages [qui] fait foi." Il faut créer ce "on" pour les femmes. Il s'agira d'affirmer son expérience en tant qu'autorité, de "se prendre en premier sans favoritisme" (46). Il faudra adopter la structure du "témoignage réuni" pour son bien, mais ce ne sera qu'en l'adaptant et en changeant notre

expérience de cette structure. Quoiqu'elle fasse autorité, elle ne sera pas oppressive.

Le désir d'affirmer que "les femmes peuvent savoir par expérience" (53) manifeste le désir de créer un "témoignage réuni" pour les femmes seulement dans la mesure où il s'agit de leur accorder une existence intellectuelle autonome et authentique. Il s'agit, comme le dit Simone de Beauvoir, de créer un "rôle collectif joué par les femmes intellectuelles", mais ce n'est que dans la mesure où il sera possible "d'enraciner" profondément le rôle de l'individu de sexe femelle dans son authenticité (1: 175). L'existence d'une expérience universelle de la femme, comme l'existence d'un livre et d'un langage plus universels, permet à chaque femme d'affirmer l'autorité de sa propre expérience de femme.

7. L'invention

Un autre moyen d'affirmer son autonomie et son authenticité intellectuelle, ce sera à travers le processus de l'invention. Mais encore il s'agira de l'autonomie qui s'inscrit dans le schéma universel des choses. Une invention dans le monde pizanien, c'est à la fois le travail d'une personne et un travail qui porte des bienfaits à l'humanité (105). Mais avant de passer à

cela, il faudra voir comment l'acte d'inventer est approprié par Christine en tant que processus.

Comme l'expérience féminine permet à la femme de franchir l'autorité de la voix du "témoignage réuni" en se posant en tant qu'autorité, comme cette expérience permet à Christine de citer et de rejeter, d'adopter et d'adapter les écrits et la coutume des hommes, elle lui permet aussi d'inventer. Christine n'écrit pas son livre en apprenant des choses seulement, mais en les inventant aussi. Cependant, comme elle s'intéresse autant au processus d'apprendre qu'à ce qui est appris, elle s'intéresse moins aux inventions elles-mêmes qu'au processus de l'invention.

Le processus de la citation lui-même, comme on l'a vu, se situe entre celui de l'apprentissage et celui de l'invention. Pour ré-inventer il a fallu apprendre ce qu'on avait inventé. Il a fallu apprendre "ce qu'on a déjà dit" avant de le rejeter et d'inventer autre chose, avant de le transformer pour le mettre en accord avec sa propre expérience.

Dans son livre, Christine nous donne plusieurs exemples de femmes qui non seulement "apprennent facilement les sciences", mais qui "peuvent aussi les inventer" (111). Mais nous voyons que c'est l'invention en tant que processus qu'elle met en lumière. Nous voyons également que c'est pour mettre en lumière le processus de sa propre invention, c'est-à-dire celle de son Livre de

la Cité des Dames. Nous voyons que les femmes ont inventé non pas des choses, mais des processus, comme Christine elle-même est en train de le faire avec le devenir Dame. Comme Christine invente un processus qu'elle offre à ses lectrices pour revendiquer leur dignité intellectuelle, elle montre qu'il y a eu des femmes qui ont inventé des processus pour revendiquer la dignité humaine. Ces femmes inventent, mais elles enseignent également ce qu'elles ont inventé. Elles participent à l'élaboration du monde meilleur grâce à leur capacité productrice intellectuelle. C'est exactement ce que Christine est en train de faire, puisque son livre s'écrit au fur et à mesure que le monde meilleur se construit.

Prenons l'exemple des femmes qui ont inventé des "système[s] d'écriture[s]" (105). Il y a d'abord Carmenta qui a inventé un alphabet (100). Nous voyons que c'est au processus de cette invention et de sa communication aux autres que Christine s'intéresse, car c'est là qu'elle peut se mirer. Comme Carmenta "se mit au travail" pour inventer un "alphabet original" digne de la grandeur romaine, l'alphabet latin, Christine elle-même est en train d'inventer un "système d'écriture" digne des femmes. C'est un système qui mettra en marche l'élaboration du monde meilleur, du monde moins "barbare." C'est un "bien qu'elle apporte au monde", comme Carmenta l'a fait en

faisant "communiquer et apprendre cet alphabet au peuple."
Comme c'est grâce à Carmenta "que les hommes, même s'ils ne le reconnaissent^{pas} ont été retirés de l'état d'ignorance et amenés à la culture" (106), c'est grâce à Christine que les femmes seront également retirées de l'ignorance et amenées à la culture. Encore une fois c'est comment l'invention d'un nouveau système d'écriture peut retirer les femmes (et les hommes) de l'ignorance qui est important, et non pas l'écriture elle-même. (Comme on l'a vu, l'écriture elle-même, la langue latine dont il s'agit ici, est en conflit avec la vocation vernaculaire de Christine.)

De la même manière, Christine se mire dans l'exemple d'Isis qui a trouvé "un système d'écriture symbolique qu'elle enseigna aux Egyptiens, leur donnant ainsi le moyen de noter avec concision le flot de leurs paroles" (105). Christine invente également un système d'écriture symbolique qu'elle apprend aux femmes pour leur permettre de concrétiser et publier "leurs propres paroles."

Isis qui invente le système d'écriture symbolique et Carmenta qui crée l'alphabet pour participer à l'élaboration du monde meilleur, ce sont des doubles de Christine qui est en train d'inventer l'alphabet et l'écriture symbolique du féminisme. C'est Christine en effet qui invente Isis et Carmenta, car c'est son invention du féminisme qui lui permet de mettre en lumière

la signification des inventions de ces femmes. De même, Christine ré-invente la signification de ces femmes pour pouvoir mettre en lumière sa propre signification en tant qu'inventrice.

En tant qu'inventrices les femmes peuvent participer à l'élaboration du monde meilleur, car elles participent littéralement à la construction et à l'édification de ce monde meilleur. Puisque Christine écrit un livre tout en construisant "une cité", pour mettre en lumière comment elle participe littéralement à l'élaboration du monde meilleur, elle nous donne non seulement des exemples de femmes qui ont inventé de nouveaux systèmes d'écriture, mais également des exemples de femmes qui ont littéralement construit et édifié des mondes meilleurs.

Par exemple, tout comme Christine pose ses questions féministes avec sa "pioche d'Interrogation" et la "truelle de sa plume" sous prétexte de creuser la terre et poser les fondations du monde meilleur, Cérès "apprit aux hommes, qui avait l'habitude de vivre comme des bêtes [...] à consommer une nourriture plus digne" (104). C'est elle qui a découvert "la première la science et les techniques de l'agriculture, dont elle inventa les outils nécessaires." De plus, Cérès "rassembla [les hommes] en communauté et leur apprit à construire des villes et des maisons où ils pouvaient vivre ensemble." De la même manière Christine apprend aux femmes à consommer une

nourriture plus digne : son livre. De la même manière, elle a découvert la première la science et les techniques de "l'agriculture", mais il s'agit du féminisme en tant que processus de creuser la terre du Champs des Lettres avec la "pioche d'Interrogation" ("l'outil nécessaire" au féminisme). Et, bien sûr, comme Cérès rassemble les hommes en communauté, Christine rassemble les femmes et leur apprend à construire des villes et des maisons où elles peuvent vivre ensemble, c'est-à-dire des mondes meilleurs.

Le processus par lequel s'écrit Le Livre de la Cité des Dames est également mis en lumière pour le cas de Pamphile. Il s'agit toujours de l'invention en tant que processus, en tant que dignité intellectuelle dans la mesure où il s'agit d'un "devenir." Il ne faut pas oublier que ce n'est pas à l'invention elle-même que Christine s'intéresse, mais au processus par lequel on y arrive : c'est en s'intéressant à cela que Christine parvient à mettre en lumière la signification de sa propre vocation littéraire. C'est à travers l'étude, la recherche et l'observation que l'on invente. L'invention est un "rare génie" : l'inventrice est douée "d'une vive imagination et d'une grande réflexion." Il ne s'agit pas d'une pure fantaisie. Comme il y a un processus derrière l'invention de Pamphile, il y en a un derrière l'invention de Christine :

Le rare génie de cette femme s'exerçait dans divers domaines. Elle aima tant les recherches, enquêtant sur des phénomènes curieux, qu'elle découvrit, la première, l'art de la soie. Douée d'une vive imagination et d'une grande réflexion, elle observa les vers qui font naturellement de la soie sur les branches des arbres de son pays; elle prit les cocons faits de ces vers, qui lui paraissaient fort beaux, puis en assembla les fils. Elle essaya ensuite diverses teintures pour voir si le fil prendrait une belle couleur. Quand elle eut terminé ces traitements, elle vit que c'était très beau et décida d'en tisser l'étoffe. Ainsi, par la découverte de cette femme, le monde a été enrichi d'une chose fort belle et très utile.

(111)

C'était en aimant l'étude que Christine a découvert la misogynie et a inventé le féminisme; le processus de l'invention de la soie peut lui servir d'exemple. Il faut dédoubler le sens du mot "vers" pour aboutir à cette conclusion. Il y a les vers que l'on trouve dans la nature et ceux que l'on trouve dans la poésie. Les vers qu'observe Pamphile sont comme les vers de Mathéole que Christine observe au début du livre. Tout comme Christine a cité et transformé Mathéole pour son bien, Pamphile a

utilisé les vers pour son bien : elle assemble les fils pour en faire de la soie, comme Christine rassemble les fils de la misogynie pour en faire une soie féministe. Le processus de la teinture de la soie pour voir si elle prendrait couleur est comme le processus par lequel Christine transforme ce qu'elle lit pour y donner la belle couleur du féminisme. Pamphile en train de teindre la soie, c'est Christine en train de "tourner et retourner les choses." On voit que ce n'est pas l'invention de la soie elle-même qui intéresse Christine. Elle nous décrit plutôt tout le processus par lequel Pamphile est finalement arrivée à "tisser l'étoffe."

Effectivement, Christine est en train d'exploiter pour son bien le vieux cliché du rapport entre l'acte de tisser et l'acte d'écrire (ou de narrer) qui existe depuis Pénélope. Mais ce n'est pas le parallèle implicite entre tisser et écrire qui l'intéresse, c'est le parallèle entre le processus du tissage et le processus de l'écriture.

Pamphile, comme Carmenta, Isis et Cérès, sont citées pour mettre à l'épreuve la dignité intellectuelle des femmes en tant qu'inventrices, ainsi que celle de Christine elle-même. Elles sont elles-mêmes citées et transformées--ré-inventées--pour mettre en scène la dignité intellectuelle en tant que processus chez les femmes, c'est-à-dire chez toutes les Dames.

8. Conclusion

Dans cette partie nous avons vu comment Christine revendique la dignité intellectuelle de la femme en faisant appel à sa propre expérience, en mettant en scène

l'évolution de sa propre dignité intellectuelle. Nous avons vu qu'elle "devient Dame" au niveau intellectuel parce qu'elle élabore une nouvelle expérience de la condition féminine qui lui permet de montrer comment elle a pu "devenir génie." Nous avons vu que ce n'est pas la dignité intellectuelle elle-même qui intéresse Christine, mais que c'est le devenir de cette dignité intellectuelle qui la préoccupe avant tout. Elle veut offrir à ses lectrices la possibilité de "devenir" et non seulement l'affirmation "d'être" ou "d'avoir été" digne au niveau intellectuel. Au niveau du processus, ce n'est pas pour les hommes qu'elle écrit, mais pour les femmes. Elle ne veut point affirmer la dignité intellectuelle de la femme, mais prouver qu'elle peut s'affirmer et qu'elle s'affirme tous les jours chez les femmes de jadis, d'aujourd'hui, et de demain. La dignité intellectuelle de la femme continuera de s'affirmer dans l'avenir grâce au processus qu'élabore Christine. Puisque ce processus ne meurt pas avec elle, puisqu'elle l'offre à ses lectrices, la femme va continuer à devenir Dame intellectuelle.

Le Livre de la Cité n'est pas un simple livre d'histoire consacré aux femmes, c'est un contrat social de lecture, un guide, un manuel scolaire, un trésor, un "chemin de longue estude", un "studieux labour" et une expérience. C'est un livre qui transforme ceux et celles qui le lisent, mais c'est aussi un livre qui cherche celles qui ne l'ont pas lu. Il suffit de lire le dernier chapitre du livre, ^{pour} voir cela : "Daignez, mes très vénérées dames, accroître et multiplier les habitantes de notre Cité [...]." Christine utilise une image de la reproduction pour signifier la production. Elle exploite un phénomène phallogentrique de l'écriture masculine pour son bien. En dépit de ce que constate Sylvia Huot dans son étude de l'oeuvre, je crois que Christine veut souligner précisément la différence entre la production biologique et poétique (367). C'est bien une version féminine d'une construction bien connue remise en scène en termes non-érotiques, mais ces termes sont également non-biologiques. Il suffit de lire pour "accroître et multiplier." Cette manière de changer ses rapports à l'écriture, à la lecture et à l'érotique (366) est un phénomène de l'écriture féminine. Pour Anne Bradstreet, poétesse du dix-septième siècle, il s'agit d'être lu pour se reproduire et assurer sa descendance. C'est une affaire littéraire. Je citerai un poème de son Spirituel

Autobiography qui s'appelle "To my Dear Children." Notons qu'elle s'adresse précisément à ceux et celles qui ne l'ont pas encore lue, à ceux et celles qui sont précisément en train de la lire pour la première fois :

This Book by Any yet unread,
I leave for you when I am dead,
That, being gone, here you may find
What was your living mother's mind.
Make us of what I leave in love
And God shall bless you from above.

Nous explorerons davantage cet aspect de l'écriture de Christine dans la partie "spirituelle" de ce travail. Il s'agira du désir de la reproduction en tant que manière de participer à l'élaboration du monde meilleur en s'intégrant "au mouvement de la transcendance humaine" (Beauvoir 2: 302).

Bref, dans cette partie, nous avons vu que Christine ne revendique la dignité intellectuelle de la femme que dans la mesure où elle met en scène la revendication de cette dignité intellectuelle, dans la mesure où elle revendique la revendication elle-même en tant que processus. Il ne lui suffit pas d'affirmer que les femmes sont dignes au niveau intellectuel : il faut qu'elle les montre, comme elle se montre elle-même, en train de devenir Dames intellectuelles. La femme de haute dignité

intellectuelle, c'est la femme en train d'apprendre, d'inventer, et d'enseigner. C'est par sa façon d'agir plutôt que par sa façon d'être que la femme peut "se revendiquer" au niveau intellectuel. C'est là un portrait de femme dans lequel Christine peut se mirer. Elle peut l'imiter comme nous pouvons imiter Christine en train d'apprendre, d'inventer et d'enseigner : des femmes comme Christine sont des "matériaux si brillants que vous pouvez toutes vous y mirer [...]" (275). Comme Dame Raison a pour emblème "non point un sceptre" oppressif mais "un miroir resplendissant" qui permet de voir "le fond de son âme" (41), celui de Christine est également un miroir : c'est son livre qui a été construit de "matériaux si brillants" qu'on peut s'y mirer. Dame Raison pousse Christine à se mirer dans le miroir; Christine incite ces lectrices à se mirer dans son livre.

Nous avons vu comment le processus de la revendication de la dignité intellectuelle est celui que Christine adopte et adapte pour le bien des femmes du monde pré-établi, du monde et de la cité des hommes. C'est en s'éduquant, en ayant une expérience "riche et variée", en inventant et en enseignant que les hommes font preuve de leur propre dignité intellectuelle. C'est leur secret et leur arsenal (Margolis 362-63). Quoique Christine adopte ces processus, nous avons vu qu'elle les adapte aussi, qu'elle les cite et rejette à la fois. Ce

n'est plus un secret et l'arsenal du savoir est un moyen de se défendre plutôt que de régner. Pour revendiquer la dignité intellectuelle des femmes il a fallu éprouver le besoin de s'approprier la coutume intellectuelle masculine tout en la récusant. Par exemple, nous avons vu dans quelle mesure Christine change ses rapports au livre, à la lettre, à la citation, à l'autorité (le "témoignage réuni") et à l'invention. Christine adopte ces concepts mais elle les adapte justement parce qu'elle les adopte en tant que processus. Elle ne fait plus la même expérience de ces concepts : ce sont maintenant des processus qu'elle peut utiliser pour son bien, qu'elle peut manipuler et exploiter à sa guise. Quoiqu'elle adopte l'autorité du livre, c'est en tant que processus qu'elle s'en sert. Elle imite les systèmes qui existent déjà dans le monde pré-établi mais elle n'imité pas la conduite des hommes envers ces systèmes, c'est-à-dire les rapports qu'ils ont à ces systèmes : "[...] on ne doit pas renoncer aux bonnes choses et profitables ou les laisser à l'abandon sous prétexte que les sots en usent mal" (230).

Avant tout, nous avons vu l'évolution de la revendication de la dignité intellectuelle de la femme : nous avons vu le devenir Dame de la femme intellectuelle. Nous avons vu comment elle passe de la naïveté et de l'innocence (en tant que manque d'expérience) pour "devenir génie" et passer à l'expérience. Nous avons vu

l'évolution d'une femme, Christine, qui au début du livre s'estimait "indigne" de poser des questions et qui, en peu de temps, s'est mise au travail avec sa "pioche d'Interrogation", la "pioche de [son] intelligence" (48) et la "truelle de [sa] plume" (68). Nous avons vu l'heure venir où cette femme, assise dans son étude et appliquée à retenir, a dû se lever et rompre ses mauvaises habitudes d'étudiante passive et immobile.

Nous avons vu que l'évolution intellectuelle de cette femme, c'est notre propre évolution, car nous faisons l'expérience intellectuelle avec elle. Christine s'est mise dans la position de ses lectrices, naïves et ignorantes non seulement en ce qui concerne la misogynie mais le féminisme aussi. Au début de son livre, Christine est en train de lire la misogynie sans le savoir, comme sa lectrice est en train de la lire, elle, et de lire le féminisme sans le savoir. Christine, émerveillée par le rayon de lumière féministe que lui porte les déesses, c'est nous émerveillées par le féminisme de Christine, c'est Christine en train de nous secourir et en train d'être secourue elle-même. Tout comme Christine au début de son livre, la lectrice de Christine est dans un "profond sommeil" si elle n'est pas consciente du processus de la misogynie et du processus du féminisme.

Nous nous réveillons pour découvrir que la misogynie comme le féminisme sont précisément cela--des processus.

ils sont comme la répétition et la citation, le retenir et l'interrogation. Il s'agit de savoir comment on s'est servi de l'un et comme on peut se servir de l'autre. Ce sont des processus intellectuels : le premier a voué la femme à l'infériorité intellectuelle, le deuxième peut la vouer non pas à la supériorité intellectuelle mais, du moins, au "devenir génie."

Deuxième partie : le devenir Dame corporel

I'm stepping out
off the page
into the sensual world
-Kate Bush
The Sensual World

1. Introduction: présence d'un élément physique

Le devenir Dame en tant qu'évolution intellectuelle est un moyen, et peut-être même le premier moyen, de donner une position aux femmes. Une position, c'est une "place forte." Il ne s'agit pas seulement de leur donner "une place forte où se retirer", mais "une place forte où se retirer et se défendre" (42). Une position c'est "non seulement un refuge, mais un rempart pour vous défendre des attaques de vos ennemis" (275). C'est justement cela qui manque chez les femmes, c'est-à-dire un moyen de se défendre, un stratagème, "un arsenal, bref, un processus d'auto-défense: "Les femmes ont été si longtemps abandonnées sans défense, comme un champ sans haie, sans qu'aucun champion vienne les secourir" (42). Ce "champion" sera, à la place de l'homme manquant, le rempart du féminisme : le féminisme en tant que processus intellectuel, en tant que discours poétique et critique.

Le champion, ce sera Christine : Christine l'élève, Christine l'inventrice et l'enseignante. Il était naïf de croire que ce "champion" serait un homme. La tradition courtoise est citée à l'instant même où elle est rejetée. Christine s'en moque sérieusement : "les femmes ont souffert patiemment et courtoisement", mais les hommes n'ont pas accompli les tâches qu'ils se sont confiées :

[...] selon la justice, tout homme de bien devrait prendre leur défense, mais par négligence ou indifférence on a accepté qu'elles soient trainées dans la boue.

Les hommes ont "fini par remporter la victoire dans une guerre livrée sans résistance." Christine insiste que la femme n'aura pas vraiment une position tant qu'elle n'aura pas les moyens de la défendre et de résister à l'opposition, à ce que Christine appelle "les ennemis" : "Car la place la plus forte tomberait rapidement si elle n'était pas défendue [...]."

Comme j'ai déjà dit, dans la mesure où la lectrice fait l'expérience de l'évolution intellectuelle de Christine, Le Livre de la Cité des Dames ne meurt pas avec Christine. Puisque Christine offre un processus et une position de défense à la femme, la Cité (féministe) qu'elle fonde ne "somblera dans le néant" (43). La femme aura la capacité de résister à "ses ennemis."

Quand Christine parle de "défense", il ne s'agit pas d'une guerre physique, d'une bataille pour ainsi dire, mais d'une lutte intellectuelle. Donner à la femme le moyen de revendiquer sa dignité intellectuelle, c'est lui donner un arsenal pour participer à cette guerre intellectuelle qui va élaborer le monde meilleur. C'est pour cette raison qu'il faut bâtir la Cité, c'est-à-dire, construire le Livre de la Cité, ce rempart intellectuel, cette position de défense.

Cependant le rempart, la position de défense, et l'acte de bâtir une Cité en tant que métaphores pour l'acte d'écrire le livre, suggèrent tous une notion d'activité physique et même agressive. Quoique ce soit des métaphores pour l'activité intellectuelle en tant que processus, en tant que construction, nous ne pouvons ignorer la présence d'un élément de force physique. Le processus de devenir Dame va de pair avec la nécessité de revendiquer également la dignité corporelle de la femme.

Nous avons vu comment Christine souligne que la dignité intellectuelle est un devenir. C'est un aspect important de ce que j'ai appelé le "devenir Dame", puisqu'il s'agit de la possibilité de devenir noble en tant que femme de haute dignité intellectuelle.

De la même manière, la dignité corporelle de la femme est également un devenir. Il s'agit de revendiquer la noblesse du corps de la femme, de le faire devenir le

corps d'une Dame noble au niveau corporel. Nous avons déjà constaté que pour Christine la noblesse n'est pas une affaire de "sang ou de chair" (220). Pourtant elle revendique la dignité du corps de la femme. Mais ce serait une erreur de croire que sa revendication de la dignité corporelle de la femme soit en conflit avec sa définition de la noblesse. Ce qui semblerait être un paradoxe est en réalité un stratagème par lequel Christine renforce sa théorie de la nobilité. Comme la nobilité ne dépend pas du rang social de l'être, de l'état civil de son père, elle ne dépend pas non plus du sexe de l'être, celui de "la chair" et du corps lui-même. En constatant que la noblesse n'est pas une affaire de "sang et de chair", Christine propose deux choses : que le maître et l'esclave peuvent être dignes, ainsi que l'homme et la femme. La nobilité est donc nécessairement une affaire de chair dans la mesure où il s'agit du devenir Dame de la femme en tant que corps. Pour dire que son corps ne l'empêche pas de devenir Dame, il faut défendre ce corps plutôt que de simplement l'ignorer.

La revendication de la noblesse du corps féminin s'effectuera en résistant à un autre processus, celui d'être devenue femme sans dignité corporelle dans le monde pré-établi. Au niveau de la dignité corporelle, le devenir Dame est largement une déconstruction de l'être devenue femme. Et comme nous le verrons, l'être devenue

femme sans dignité corporelle a toujours été et est toujours un devenir violent.

2. Le défaut dés/agréable : la force physique

Revendiquer et défendre la dignité corporelle de la femme, cela commence par une mise en scène de sa force physique. La force physique se manifeste en même temps que la force intellectuelle de Christine, puisqu'il s'agit de bâtir une Cité et d'écrire un livre simultanément; les exemples de force physique, témoignages de la dignité corporelle, sont aussi les symboles d'une certaine force intellectuelle. Nous verrons que cette force physique, ainsi que la force intellectuelle, est un devenir, c'est-à-dire quelque chose qui s'apprend, qui évolue : "tout ce que l'on peut faire ou savoir, par la force physique ou l'intelligence est aisément porté aux femmes" (145). La femme est intelligente parce qu'elle peut apprendre et parce qu'elle le désire : "aucune tâche n'est trop lourde" (63). Cela nous fait penser au grand mouvement en avant de la Christine du début du livre :

Je ne suis pas saint Thomas l'apôtre qui fit au ciel par la grâce divine un riche palais pour le roi des Indes; pauvre d'esprit, je n'ai appris ni l'art ni la géométrie; j'ignore toute la science et la pratique de la maçonnerie. Et en

admettant qu'il me soit donné de les apprendre, comment trouverais-je en ce faible corps de femme la force d'entreprendre une si haute tâche? Pourtant, mes très vénérées Dames, bien qu'encore sous le coup d'étonnement devant une apparition aussi singulière, je sais qu'à Dieu il n'est rien d'impossible, et je dois croire fermement que tout ce que j'entreprendrai avec votre aide et conseil sera mené à terme. Je rends donc gloire à Dieu de toutes mes forces, et à vous, mes Dames, qui me faites tant d'honneur en me confiant une si noble charge, que j'accepte avec grande joie. [C'est moi qui souligne.] (47)

Il ne faut pas oublier que d'après Christine la faiblesse physique du corps de la femme est un "agréable défaut", car c'est grâce à cela, dit-elle, que les femmes sont dignes et sages, puisque cette faiblesse les empêche de participer aux actes atroces de ce monde:

Dieu et Nature ont rendu service aux femmes en leur accordant la faiblesse; grâce à cet agréable défaut, elles n'ont point à commettre des horribles services. (67)

Toutefois, puisque les hommes croient que l'infériorité physique du corps de la femme reflète son infériorité intellectuelle et qu'il est donc un défaut

désagréable, il est absolument nécessaire de trouver le moyen de défendre la dignité corporelle de la femme:

Quoiqu'il en soit de l'intelligence féminine, chacun sait que les femmes ont un corps faible [.....] voilà ce qui diminue le crédit et l'autorité féminine auprès des hommes, car ils affirment que l'imperfection du corps entraîne la diminution et l'appauvrissement du caractère.

(67)

C'est pour cette raison, d'ailleurs, que Christine construit son livre et sa Cité simultanément. Sa dignité et sa force intellectuelle sont en harmonie et correspondent à sa force physique et sa dignité corporelle.

Christine met en scène ce parallèle non seulement chez elle mais chez d'autres femmes aussi. L'exemple le plus frappant est-il peut-être celui des Amazones. Le "devenir" corporel que Christine met en scène chez ces femmes est également un devenir intellectuel. Les armes des Amazones sont comme les armes intellectuelles de Christine dans la mesure où ce sont des armes féministes, des processus féministes. Mais les armes de Christine, puisque nous savons qu'elle n'est pas littéralement en train de bâtir un royaume, comme l'ont fait les Amazones, sont purement intellectuelles (et spirituelles, voir plus loin). C'est pour cela que, comme le constatent les

déesse, son royaume et sa Féminie seront encore plus forts que chez les Amazones (43). Elle veut mettre en scène non seulement les ressemblances entre son royaume et le leur, mais les différences aussi.

3. Les Amazones

Comme beaucoup de femmes dans Le Livre de la Cité des Dames et comme Christine elle-même, les Amazones sont des femmes qui ont perdu leurs maris, qui sont veuves, et qui refusent de se remarier. Les Amazones assurent leur descendance sans permettre aux hommes de les fréquenter et ne gardent que les enfants de sexe femelle. Plusieurs de ces enfants prennent la décision de demeurer vierges. Pour Christine, ces faits témoignent de l'autonomie et l'authenticité de ces femmes. Quoique le but du Livre de la Cité des Dames soit de faire vivre les femmes avec les hommes, il faut que les femmes aient d'abord la capacité de vivre sans les hommes, d'être indépendantes s'il le faut. Les Amazones démontrent que cela est possible. Leur existence fut autonome et authentique. À travers l'exemple des Amazones, Christine parvient à redéfinir la fonction corporelle des femmes : car les Amazones assurent leur propre descendance et non pas celle des hommes. Elles ne gardent que les filles : les garçons sont renvoyés. Elles assurent leur descendance en mettant au

monde (dans leur monde) des filles. Ce sont des filles qu'elles veulent et non pas des garçons. Elles adoptent le système masculin, c'est-à-dire le système patriarcal de la descendance, tout en l'adaptant. Il s'agit toujours du même système mais il a changé de sexe.

Les Amazones gardent un sein pour nourrir leurs petites filles. La fonction maternelle existe toujours : elle n'est pas niée. Mais les Amazones ont aussi subi "l'ablation" d'un sein pour pouvoir pratiquer les armes (71). Il est important pour Christine de souligner cet aspect de la vie amazonienne. Cela montre, premièrement, que le corps féminin n'est pas fait pour la guerre; mais cela témoigne également du fait que, s'il le faut, le corps féminin peut être reconstruit et adapté pour participer à cette activité. Il y a un processus, c'est-à-dire "l'ablation du sein", qui permet à ces femmes de revendiquer leur capacité corporelle de guerrière.

Evidemment, Christine ne veut pas que les femmes imitent cette coutume amazonienne. Toutefois, elle met en lumière le processus de la revendication de la dignité corporelle de ces femmes pour montrer aux autres femmes que leur corps ne devrait pas les empêcher de participer à l'élaboration du monde meilleur, pour leur montrer que leurs seins, symboles traditionnels de la fonction maternelle du corps féminin, ne les empêchent pas de se réaliser dans d'autres domaines. La coutume amazonienne

de "l'ablation du sein" est significative pour Christine dans la mesure où cela signifie le potentiel et la pluralité féminine. Encore une fois il s'agit d'un "agréable défaut." Il signifie la force. Comme le constate Nina Auerbach dans son livre Communities of Women: An Idea of Fiction il y a deux interprétations possibles du "défaut" amazonien : "Today 'Amazonian' suggests female impregnability [....] But in Greek folk etymology, the community's name immortalizes its defect, not its strength" (3). Pour Christine, "amazonien" ne signifie pas seulement une femme imprenable sexuellement, puisqu'elle garde un sein pour (on le suppose) nourrir ses filles. Mais cette femme est imprenable physiquement puisqu'elle peut se défendre. Il s'agit pour Christine non pas d'un "défaut", mais de la force, d'un "agréable défaut."

4. Dédoublément du corps, tentative de bisexualité, ou "mutacion" : les Amazones, Christine et d'autres femmes

Quoique "l'ablation du sein" soit un dédoublément du corps féminin, à mon avis ce serait une grave erreur de croire que cela constitue une tentative de bisexualité. Les Amazones ont brûlé un sein justement pour se réaliser en tant que femmes dans un monde féminin. Elles ne l'ont pas fait pour imiter les hommes mais pour libérer le signifiant sexuel (Moi 172). En brûlant un sein, les

femmes amazoniennes ne deviennent pas des hommes; au contraire, elles deviennent de meilleures femmes, c'est-à-dire mieux adaptées à la condition féminine de leur société. Il s'agit toujours d'une société de femmes, il s'agit toujours de garder un sein pour le donner à leurs filles. Il est vrai que d'une certaine manière les Amazones sont femmes et hommes. Mais qui dit que la "moitié homme" ne peut pas être quelque chose de féminin? Qui peut dire que les Amazones ne sont pas des "femmes" parce qu'il leur "manque" un sein? et qui peut dire qu'elles ne sont pas des hommes parce qu'elles en ont toujours un?

Je dirais plutôt, comme Susan Schibanoff et Sylvia Huot, que l'identité féminine est essentielle dans Le Livre de la Cité (87, 373), et que cela est manifeste dans les chapitres sur les Amazones et bien d'autres.

"L'ablation du sein" n'est pas une "mutacion" de sexe¹ dans le monde pizalien et c'est une erreur de croire, comme Leslie Altman, que ce n'est qu'en changeant de sexe que l'héroïne du monde pizalien peut survivre.

That Christine believed her ability to survive depended upon a "mutation" from woman to man testifies to the prevailing social attitudes

¹ Christine a écrit, en 1404, Le Livre de la Mutacion de Fortune dans lequel Fortune la transforme en homme.

about women, particularly the view that women were physically weak and subordinate to men, an assumption Christine shared. (11)

De la même manière que les Amazones, Christine se dédouble sans se transformer totalement. Elle a un double rôle en tant qu'étudiante et enseignante, et son corps lui-même se dédouble. Christine est en train de bâtir une cité tout en écrivant son livre. Comme les Amazones peuvent être mères et guerrières à la fois, Christine peut apprendre et enseigner, écrire et bâtir. Elle peut utiliser sa force intellectuelle et sa force physique. Le processus du dédoublement corporel chez les Amazones est un processus dans lequel elle peut se mirer. Elle a aussi fait de son corps, non pas ce que font les hommes, mais ce que les hommes disent qu'elle n'a pas la capacité de faire, ce qu'eux seuls peuvent faire, d'après eux.

Comme chez les Amazones, il y a chez Christine un dédoublement du corps féminin dans la mesure où elle bâtit sa cité pour affirmer sa force physique tout en s'affirmant en tant que femme. Comme Christine bâtit un rempart pour que les femmes puissent se défendre, les Amazones défendent leur "royaume et empire féminin." Mais elles gardent un sein, et affirment ainsi leur féminité, comme Christine l'affirme en devenant Dame.

Les trois déesses ne s'occupent pas seulement du devenir Dame intellectuel, mais du devenir Dame corporel

aussi. Elles réveillent Christine au fait que les femmes devraient "rendre grâce à Dieu et le remercier d'avoir mis le trésor de leur âme dans un corps féminin" (195). Comme Christine est intellectuellement naïve au début du livre puisqu'elle accepte le "témoignage réuni" et se met à lire comme un homme (Schibanoff 85), elle est également corporellement naïve au début, dans la mesure où elle éprouve le désir d'être née dans un corps masculin. Son corps de femme est un fardeau: "je me désespérais que Dieu m'ait fait naître dans un corps féminin" (38). Son corps l'empêche non seulement de se réaliser en tant que femme, mais en tant qu'homme aussi: "pourquoi ne pas m'avoir fait naître mâle afin que [...] je ne me trompe en rien et que j'aie cette perfection que les hommes disent avoir" (37).

Le processus de "l'ablation du sein" par lequel la femme amazonienne se réalise, non pas en tant qu'homme mais comme un homme, ainsi que le processus de garder un sein pour se réaliser en tant que femme, sont des modèles pour Christine. Ils lui permettront de participer à l'élaboration du monde meilleur tout en gardant son identité de femme. Mais comme chez les Amazones, l'identité féminine corporelle de Christine se pose à l'instant même où elle disparaît. C'est là une manière non pas de nier sa féminité tout en la posant, mais de la transformer, de la redéfinir, de la renommer. Ce qui

disparaît, c'est ce qu'on entend, traditionnellement, par "femme" (et par homme). Devenir Dame ce n'est pas seulement redevenir femme, c'est échapper à la structure binaire homme/femme, c'est littéralement se renommer.

Il y a, dans Le Livre de la Cité des Dames, d'autres exemples de femmes guerrières qui servent de modèles à Christine en revendiquant leur dignité corporelle. Ce sont des femmes qui ont montré qu'elles peuvent bien faire comme les hommes sans totalement se transformer en hommes, en gardant leur identité de femme et la dignité de leurs corps féminins.

Par exemple, prenons la noble Hypsicratée. Quoique cette femme se fasse "passer pour" un homme, ce n'est que pour revendiquer sa dignité corporelle de femme, ce n'est que pour devenir Dame au niveau corporel. Cette femme "passe" pour un homme dans la mesure où il s'agit de dé-passer l'être devenue femme, c'est-à-dire une femme limitée en ce qui concerne sa capacité corporelle. Cette femme "transforme" son corps "en celui d'un chevalier" non pas pour devenir homme et se nier en tant que femme, mais pour se transformer en tant que femme. Même si elle franchit les limites de ce que c'est que d'agir comme une femme, elle se réalise toujours en tant que femme.

La féminité de cette femme se conserve dans la mesure où elle est traditionnelle et novatrice à la fois. C'est une "loyale amante" qui s'est transformée en chevalier

pour pouvoir "toujours suivre son mari" (148). Elle remplit son devoir de femme, mais c'est un devoir que Christine manipule pour son bien. Cette femme "suit" son mari jusque dans la bataille. Christine exploite le rôle de l'épouse dans la mesure où elle doit "suivre" son époux pour montrer que la femme peut faire comme l'homme et, tout en demeurant femme, accomplir son devoir d'épouse. Elle peut le "suivre" à deux niveaux : elle peut l'accompagner et faire comme lui, c'est-à-dire suivre son exemple. Hypsicratée devient guerrière mais c'est en poussant à la limite son devoir d'épouse qu'elle le devient, en l'exploitant pour son bien et en le manipulant : "Pourrait-on citer plus grand amour que celui qui lia la très belle, très sage et fidèle Hypsicratée à son époux?" Encore une fois, Christine est en train de se moquer sérieusement de l'idéal courtois.

En adaptant son corps à la bataille, Hypsicratée ne fait donc pas exactement comme un homme; elle fait ce qu'une "loyale amante" doit faire pour "suivre" son mari. Elle adapte son corps aux conditions de la bataille, mais c'est toujours un corps de femme qu'elle est en train d'adapter. Elle peut sacrifier ses longs cheveux et son teint, mais elle n'est pas obligée de sacrifier sa féminité, dans la mesure où elle demeure une "loyale amante" :

[...] cette loyale amante, malgré les grandes souffrances qu'elle en encourut, voulut toujours suivre son mari, pour assurer tout ce qu'il fallait à son bien-être. Comme les vêtements féminins n'étaient pas pratiques en de telles circonstances et qu'il n'était pas convenable qu'une femme se montrât dans la bataille aux côtés d'un si puissant roi et d'un guerrier si vaillant, elle coupa ses longs cheveux blonds comme l'or afin de passer pour un homme, et pourtant c'est là le plus bel ornement de la beauté féminine. Ne se souciant pas plus de la belle fraîcheur de son teint, elle revêtit le heaume, sous lequel elle était souvent sale, recouverte de sueur et de poussière. Elle fit encore plier son beau corps délicat sous le poids des armes et d'un haubergeon bardé de fer; elle ôta les anneaux précieux et les riches bijoux qui ornaient ses mains pour prendre la hache tranchante, la lance, l'arc et les flèches; en lieu et places de ces riches ceintures, elle ceignit enfin l'épée. Telle fut la force de son immense et loyal amour que le beau corps de cette noble dame--doux, jeune, svelte et fait pour la douceur--se transforma en

celui d'un chevalier armé, fort et bien musclé.

(148-9)

Cette femme peut enlever ses anneaux et les "joyaux qui ornaient ses mains" et renforcer son rôle d'épouse à la fois; elle peut aussi couper ses longs cheveux, ce "plus bel ornement de la beauté féminine", sans nier qu'elle est femme. Les "signes" de l'épouse et de la beauté féminine sont effacés sans que la femme et l'épouse elles-mêmes s'effacent. Les signes stéréotypés du guerrier sont effacés également, ou du moins ils ont changé, car en les adoptant Hypsicratée les adapte. Ils ne sont plus réservés aux hommes, à la masculinité. De plus, les signes de la noblesse sont effacés sans que la nobilité de cette femme disparaisse totalement. D'ailleurs, c'est en éclipsant les signes de sa noblesse (ses bijoux), qu'elle atteint la noblesse corporelle.

Il y a beaucoup d'autres exemples de ce genre de devenir Dame corporel à travers une mise en scène de la force physique. Mais passons à d'autres femmes qui se sont transformées en changeant de vêtements, c'est-à-dire de surface et de signifiant sexuel, tout en s'affirmant en tant que femmes. C'est un processus que Christine examine de près pour comprendre son propre désir naïf de devenir homme et pour mettre en lumière l'évolution de ce désir. Nous verrons, de façon plus approfondie, comment il ne s'agit ni de "devenir homme" ni de "devenir femme", mais

d'éclipser l'opposition binaire homme/femme opprimante pour finalement devenir Dame au niveau corporel, en se libérant des signifiants sexuels que sont les vêtements.

5. Les vêtements de la Dame

L'on s'habille "comme" un homme, ou "comme" une femme : cela ne veut pas dire, selon Christine dans son Livre, qu'on puisse se permettre de "juger selon l'habit ou les vêtements" (228). C'est là un cliché bien connu. Mais Christine, toujours novatrice, exploite ce cliché pour son bien, c'est-à-dire pour le bien des femmes. Les femmes du Livre de la Cité des Dames qui adoptent un costume masculin ne sont pas comme "ce sot" auquel Christine ressemble par sa naïveté corporelle du début du livre. Quoiqu'elles s'habillent comme des hommes, elles ne croient pas l'être littéralement, même si cela leur permet de participer au monde masculin :

Tu ressembles à ce sot dont l'histoire est bien connue, qui, s'étant endormi au moulin, fut affublé de vêtements de femme et qui, au réveil, ajouta foi aux mensonges de ceux qui se moquaient de lui en affirmant qu'il s'était transformé en femme, plutôt que de s'en référer à sa propre expérience. (38-9)

Ce qui est encore plus significatif dans ce passage, c'est comment cette anecdote met en lumière le parallèle entre un homme habillé en femme et une femme habillée en femme. Il est intéressant de voir la ressemblance entre une femme qui s'habille en homme (Christine qui désire être un homme) et un homme habillé en femme. Mais il est encore plus intéressant d'examiner ce passage pour voir si la femme (comme Christine qui ne désire pas être femme au début du livre) se regarde comme un homme se regarderait s'il était transformé en femme, ou tout simplement, dans la mesure où la femme se regarde comme l'homme la regarde. Ce sot est habillé "comme une femme" de la même manière que les femmes elles-mêmes sont habillées "comme des femmes." Quoique Christine revendique la dignité des parures féminines, qu'elle incite la femme à retrouver le plaisir de s'habiller "comme" une femme (228), elle veut aussi lui permettre de transcender la coutume du costume féminin dans la mesure où celui-ci est risible. La transcendance du costume féminin est un processus par lequel les femmes peuvent revendiquer leur dignité corporelle, par lequel elles peuvent se redéfinir à partir de leur propre expérience de leur corps et non pas à partir de l'expérience des autres des vêtements avec lesquels on a couvert leur corps pour les signifier en tant que féminins.

En se déguisant en hommes, les femmes peuvent, comme je l'ai déjà constaté, libérer le signifiant sexuel, la lettre de leur sexe. Même si ce n'est que momentanément, elles peuvent se libérer de ce signifiant pour faire une expérience authentique de leur corps. Comme il faut aller au-delà de la lettre, il faut aller au-delà des vêtements, qui, comme la lettre, définissent le "sens" des choses, définissent les sexes et la valeur et dignité de ces sexes.

Nathalie s'est déguisée en homme non pas parce qu'elle ne veut pas être reconnue en tant que femme, mais parce qu'elle doit vivre avec un fait : que les hommes ne reconnaissent pas les femmes.

[...] lorsque l'empereur fit interdire aux femmes l'entrée des prisons, en raison des visites qu'elle [Nathalie] et d'autres rendaient aux martyrs, elle se déguisa en homme." (271)

Christine exploite le fait que les hommes ne reconnaissent pas les femmes en tant que femmes : ils ne peuvent pas les reconnaître, même si elles se déguisent en hommes! Comme ils ne reconnaissaient pas le droit de la femme d'accéder aux prisons, ils ne reconnaissent pas les femmes en train de s'approprier ce droit. Nathalie accède aux prisons sans être reconnue en dépit du fait qu'elle n'a pas pu y accéder en étant reconnue.

Euphrosine est une femme qui "s'enfuit de la maison paternel déguisée en homme" parce qu'elle refusait de se marier et voulait se vouer à Dieu (265). Encore une fois, nous pouvons voir comment le signifiant sexuel est libéré. Refuser de se marier, c'est refuser son devoir de "femme", mais c'est affirmer son autonomie féminine aussi. Quoiqu'Euphrosine se déguise en homme, c'est pour fuir la maison paternelle et le mariage, c'est pour fuir deux formes de masculinité oppressive dans le but de garder son autonomie féminine.

Plusieurs années plus tard, le père d'Euphrosine la rencontrera sans la "reconnaître". Comme il n'a pas voulu reconnaître son désir d'avoir une existence autonome, il ne la reconnaît littéralement pas lorsqu'elle prend son destin en main et se crée une vie propre à elle.

À mon avis, ce qui intéresse Christine et ce qu'elle veut surtout mettre en lumière c'est que la femme est toujours reconnue en tant que femme et donc pas reconnue en tant qu'être sur un pied d'égalité avec les hommes. Ces femmes qui se déguisent en hommes échappent aux préjugés qui dominent quand on se fait littéralement reconnaître en tant que femme et donc ignorer, mépriser, et moquer. Je n'ai pas voulu prétendre que Christine croit qu'il faut se faire reconnaître en tant qu'homme pour se faire prendre au sérieux et pour pouvoir participer et survivre dans le monde; au contraire, j'ai

voulu montrer comment elle constate qu'il faut éviter de se faire reconnaître en tant que femme, dans la mesure où cela diminue notre valeur et notre dignité corporelle. Les hommes ne reconnaissent pas les femmes parce que, justement, ils les reconnaissent en tant que "femmes."

L'important, ce n'est pas que ces femmes deviennent hommes, c'est qu'elles ne redeviennent pas "femmes". Chez Christine il y a une grande différence entre passer pour un homme et ne pas passer pour une "femme." Ne pas passer pour une "femme", ce n'est pas nécessairement passer pour un homme. Cette grande différence s'appelle le "devenir Dame" et elle se situe entre le devenir homme et le devenir femme.

6. Marine

Un dernier exemple de femme qui s'est déguisée en homme pour sauver sa dignité corporelle mérite d'être discuté. Il s'agit de Marine. Son cas montre encore comment se "déguiser" en homme est un aspect du processus de devenir Dame au niveau de la dignité corporelle. Elle se "déguise" pour participer au pouvoir, pour "ancrer" son corps dans un système, pour pouvoir changer ce système.

Pour vivre avec son père, la vierge Marine s'est "travestie" (et non pas transformée) en moine, mais "tous la prenaient pour un homme", c'est-à-dire qu'ils la

reconnaissaient non seulement en tant qu'homme mais en tant qu'être, comme "tous" reconnaissaient son père (263). Malheureusement, il faut qu'elle fasse cela en évitant de se faire reconnaître en tant que femme; si elle ne se déguise pas elle ne pourra pas devenir moine et rester auprès de son père. Mais il ne faut pas oublier qu'elle ne se transforme pas, qu'elle est seulement "travestie." Au bon moment, la féminité de son corps, comme on le verra, se fera voir de façon extraordinaire. L'heure viendra où elle sera reconnue dans sa totalité féminine.

Marine a réussi à vivre auprès de son père en se déguisant en homme. Elle a ainsi accompli son devoir de fille tout en cachant son sexe; elle a changé ce qu'on entend par le devoir, là où il est dicté par le sexe. Comme Marine cache sa féminité corporelle pour se réaliser en tant que femme (fille), comme son sexe se pose sans se fixer, Christine déguise la femme dont elle veut parler. Christine elle-même est en train de communiquer beaucoup d'informations sur la condition fixe de la femme, sans elle-même la fixer. L'absence du corps de la femme n'empêche pas Christine d'en parler, c'est-à-dire que cela ne l'empêche pas de parler de la femme, ni de l'absence de la femme. Elle en parle entre les lignes, entre les sexes. Ce qui s'avère encore plus intéressant que cette libération du signifiant sexuel, c'est la manière dont

Christine tisse dans le texte l'emprisonnement perpétuel du signifiant sexuel chez la femme.

Marine est un cas spécial, car elle est accusée d'un "crime." Elle est accusée d'avoir "séduit" une jeune femme qui "se trouva enceinte":

Quand c'était son tour de venir au marché,
Marine--que l'on appelait Frère Marin--restait
parfois dans l'auberge où ils avaient leur
chambre. Or il arriva que la fille de l'hôte se
trouva enceinte. Comme ses parents l'obligèrent
à avouer le nom de son séducteur, elle accusa
Frère Marin. Les parents vinrent se plaindre à
l'abbé qui s'en indigna et fit comparaître
Marine devant lui. Cette sainte vierge préféra
se charger du crime plutôt que de se disculper
en avouant qu'elle était femme. Elle
s'agenouilla et dit en pleurant : "père, j'ai
péché, priez pour moi, je ferai pénitence."
L'abbé fort en colère la fit fouetter
cruellement, l'expulsa du monastère et lui en
interdit l'entrée. (263-64)

Nous voyons dans cette citation que Marine se charge du crime dont elle est injustement accusée parce qu'elle a peur d'avouer qu'elle a un corps de femme. Si elle se dévoile, il est évident que tout le monde saura qu'elle n'a pas commis ce crime. Ce serait facile pour Marine de

proclamer son innocence. Mais elle sera perçue comme coupable à un autre niveau. Il y a un crime plus grave pour lequel elle ne pourra pas proclamer son innocence--le crime d'être femme. Si elle se prouve innocente du crime dont on l'accuse, elle doit se disculper en tant que femme et elle s'attend à ce que cela soit un pire crime aux yeux des autres, aux yeux de ses juges masculins. Comme Marine n'a pas pu revendiquer le droit d'être auprès de son père en tant que femme, c'est-à-dire en étant reconnue, elle ne peut pas échapper au crime en avouant qu'elle est femme, en se faisant reconnaître en tant que femme.

C'est peut être aussi parce que Marine ne veut pas mettre la fille de l'hôte dans une situation difficile qu'elle "préfère se charger du crime plutôt que de se disculper en avouant qu'elle était femme." Il faudrait voir de plus près la condition de cette fille enceinte.

Christine parle de Marine en lui faisant cacher son identité pour devenir moine et en changeant son nom à Frère Marin. La jeune fille qui accuse Marine n'est pas nommée. Elle n'a pas de nom dans le texte comme ailleurs, puisque la jeune femme enceinte hors mariage n'a pas de nom en société.

Ses parents sont opprimants : ils "l'obligent" à avouer "le nom" de son séducteur. Ils la forcent à mentir, et cela est renforcé par le fait que celui qu'elle nomme n'a, en effet, pas du tout ce nom. Comme nous le

savons, c'est Marine et non pas Frère Marin, une femme et non pas un homme.

Comme l'expérience de Marine le montre, ce n'est pas toujours efficace de s'intégrer en cachette, en cachant qu'on est femme : car ce n'est pas libérer totalement le signifiant sexuel. Au contraire, des fois on le fixe encore plus en voulant le refouler. Mais on voit aussi sous quelles conditions la femme peut ou ne peut pas agir si elle se pose en tant que femme. Comme on l'a vu, la fille enceinte ainsi que Marine, qui se charge du crime au lieu de se dévoiler, doivent agir en cachette pour prendre le destin en main. Il s'agit d'éviter de se poser en tant que femme, plutôt que de se poser en tant qu'homme. Pour Christine c'est un paradoxe dans lequel il faut s'ancrer. En déguisant Marine en homme, Christine exploite le fait que la condition féminine exige que la femme agisse en cachette. Ce n'est pas l'hypothèse qu'elle devient homme, mais le fait qu'elle cache sa féminité qui intéresse Christine.

Ce n'est qu'après sa mort que Marine réussit à se poser et à se faire reconnaître en tant que femme sans être reconnue en tant que "femme", c'est-à-dire sans être ignorée et moquée, sans que les portes soient fermées entre elle, la femme, et les hommes qu'elle veut fréquenter. La jeune fille retrouve également sa dignité :

Quand ils l'eurent déshabillée, ils virent que c'était une femme. Ils se mirent à se frapper la poitrine et à se lamenter, pleurant de douleur et de honte [....] Ayant appris la chose, l'abbé accourut se prosterner devant la dépouille de la sainte, pleurant amèrement, battant sa coulpe, implorant pitié et pardon. Il ordonna de l'enterrer dans une chapelle de l'abbaye. Tous les moines vinrent aux funérailles. Un moine qui était borgne se pencha sur le corps pour l'embrasser pieusement; il eut aussitôt une vue saine. Ce même jour, la mère de l'enfant devint folle furieuse et clama partout son péché. On l'emmena auprès du saint corps et elle retrouva la raison. Il se produisit de nombreux miracles sur sa tombe, et il s'en produit encore. (264)

Marine réussit finalement à être près de son père et à être reconnue en tant que femme. Elle est reconnue comme étant digne de fréquenter ce monde où auparavant elle a dû se déguiser en homme pour y accéder. Ironiquement, c'est au moment où elle ne peut plus le fréquenter, physiquement. Son sexe est reconnu et valorisé, mais au prix de la mort et de la sainteté--du sacrifice du corps : n'empêche que c'est toujours grâce au fait qu'elle s'est déguisée en homme, qu'elle s'est non pas transformée en

homme mais cachée en tant que "femme", qu'elle a réussi à se poser en tant que femme. Il a fallu libérer le signifiant sexuel "femme" avant de se poser en tant que femme de nouveau, en tant que Dame. Marine a réussi à accéder au monde en tant que femme, et elle a également réussi à accéder au pouvoir. Elle détient le pouvoir de changer les femmes et les hommes, comme l'abbé, le moine, et la jeune mère. Son pouvoir continue à s'exercer, les miracles "se produisent] encore." Et cela est bien vrai, car Christine utilise l'exemple du pouvoir de Marine dans le livre qu'elle écrit pour pouvoir elle-même changer les femmes ainsi que les hommes.

7. Le viol

L'histoire de Marine nous mène à un aspect de la dignité corporelle qu'il faut approfondir : la problématique de la dignité corporelle, soulevée par l'exemple de cette fille sans nom que Marine est accusée d'avoir séduite. Il s'agit de la "séduction", c'est-à-dire, dans le monde pizanien, de la "séduction" en tant que viol.

Christine était militante à ce sujet. Chez elle le viol est mis en lumière en tant que processus, c'est-à-dire en tant que séduction. Dans le viol non seulement la dignité corporelle de la femme est avilie,

mais sa dignité intellectuelle également. Les femmes sont violées physiquement, mais intellectuellement aussi. Il y a le viol du corps et le viol de l'intelligence, c'est-à-dire le viol textuel. Puisque les hommes "affirment que l'imperfection du corps [féminin] entraîne la diminution et l'appauvrissement du caractère" (67), ils peuvent violer la femme physiquement et intellectuellement. Puisqu'elle n'a pas la force de se défendre contre le premier type de viol, les hommes concluent qu'elle ne peut pas résister à l'autre type. Christine a prôné la revendication de la force physique pour les femmes, par l'exemple des Amazones et des autres femmes guerrières; elle a également élaboré un processus par lequel les femmes pouvaient se cacher des menaces contre leur corps en adoptant les armes et les habits des hommes. Le moyen de résister au viol physique sera l'affirmation la dignité intellectuelle des femmes. Cela est nécessaire, puisque c'est l'opinion masculine négative en ce qui concerne l'indignité corporelle de la femme qui est la cause de sa pauvre réputation intellectuelle. Revendiquer la dignité corporelle en se défendant contre le viol sera donc parallèle au processus par lequel la femme pourra revendiquer sa dignité intellectuelle.

Avant de passer à la dimension intellectuelle du viol, il faut d'abord s'occuper du problème du viol physique en tant que tel. Quoique Christine le mette sur

un pied d'égalité avec le viol textuel et intellectuel, elle prend le temps d'en parler directement, sans scrupules. Son opinion se fait entendre très clairement, elle la crie/l'écrit à haute voix. Non seulement la femme doit trouver le moyen de se défendre contre ce crime, comme nous le verrons, mais il faut que le violeur soit violemment puni : "[...] à cause du viol de Lucrèce on promulgua une loi condamnant à mort tout homme qui violerait une femme; c'est une peine légitime, morale et juste" (187).

Christine a surtout voulu apprendre aux femmes le processus par lequel elles pourront se défendre et résister au viol. Pour accomplir cette tâche il faut se rendre compte du fait que le viol est effectivement un processus plutôt qu'un acte isolé : c'est le "piège des séducteurs" (186). Ce n'est pas seulement un acte de violence, mais un piège violent et une manière d'attaquer la dignité corporelle de la femme. Les hommes constatent, pour se justifier de leur crime, que "les femmes veulent être violées et qu'il ne leur déplaît point d'être forcées" (187). Il est question d'un processus qui permet de retourner le viol contre les femmes. C'est à ce processus que Christine s'intéresse, c'est à cela qu'elle veut réveiller les femmes. Comme elle dit : "les femmes qui ont jugement feraient bien d'éviter les pièges de la passion amoureuse, car, à ce que je vois, elle leur est

très préjudiciable" (228). La passion amoureuse est un piège pour les femmes, car d'après certains hommes les femmes qui aiment passionnément (violemment) désirent être violées.

Le viol est un processus qui empêche la femme de mettre en marche son devenir Dame corporel. Cela la coince dans l'être devenue femme, dans l'indignité corporelle. C'est contre "l'indignité du viol" (189) que les femmes doivent lutter, plutôt que contre le viol lui-même. Christine veut non seulement apprendre aux femmes à se défendre contre le viol; elle veut également apprendre à celles qui ont été violées à lutter contre "l'indignité du viol." Il ne faut pas que le fait d'avoir été violée prouve l'indignité corporelle de la femme; il faut plutôt que cela prouve jusqu'à quel point elle est digne. Il faut qu'elle exploite le viol à son tour et pour son bien. En prouvant qu'elle n'a pas voulu être violée elle peut lutter pour sa dignité corporelle.

C'est une situation que nous connaissons très bien, même de nos jours, où la femme, une fois violée physiquement est violée mentalement au cours du procès de son violeur. On essaie de prouver qu'elle l'a voulu, qu'elle l'a provoqué. Au lieu de défendre sa dignité, on blâme son indignité. On la viole à nouveau. C'est contre ce deuxième viol que Christine veut surtout protéger la femme.

Il y a plusieurs exemples de femmes dans Le Livre de la Cité des Dames qui démontrent comment la femme peut exploiter le viol pour son bien. J'en discuterai deux brièvement, celui de Lucie et celui des Lombardes.

Lucie est sur le point d'être violée, d'être assujettie à cette indignité qu'est le viol. Mais elle refuse d'accepter que son indignité sera manifeste si elle est violée : "l'âme ne sera jamais souillée si l'esprit n'y consent; si tu me profanes en me violant, ma chasteté sera redoublée" (249). Comme Lucie, les Lombardes utilisent un "étrange stratagème à leur honneur" (189). Pour se défendre contre le viol et prouver leur vertu, elles exploitent le concept de leur indignité corporelle qui permet aux hommes de les violer. Elles mettent des morceaux de poulet sur le bout de leurs seins et les laissent pourrir. Quand les violeurs arrivent ils s'écrient : "comme elles puent ces Lombardes" et n'osent pas les toucher. Comme pour Lucie, l'indignité cède la place à la dignité. Ce qui prouve l'indignité féminine aux yeux des hommes est exploité et transformé en preuve de dignité : "cette pestilence émanait un parfum de vertu."

Pour pouvoir se méfier de leurs séducteurs, il faut que les femmes deviennent elles-mêmes séductrices dans la mesure où elles pourront également poser des pièges, c'est-à-dire des contre-pièges, des pièges contre les

pièges. Le viol, la défense contre le viol et la défense contre la défense du violeur sont tous des discours, des "stratagèmes", des processus. La revendication de la dignité corporelle est une vraie lutte, une vraie bataille. Il faut s'armer de vertu, de dignité, et de courage contre la souillure des séducteurs, contre "les méchants qui ont déjà tendu leurs filets" (277), c'est-à-dire contre ceux qui croient que la femme est déjà indigne et donc digne du viol [c'est moi qui souligne].

Le viol commence en effet bien avant le viol lui-même en tant qu'acte de violence. Le viol n'est pas seulement physique, mais linguistique et textuel aussi. Tout processus qui veut confirmer l'indignité corporelle féminine (ainsi qu'intellectuelle et spirituelle) constitue un viol. Ainsi le "témoignage réuni" dont nous avons déjà parlé au début est lui aussi un acte de violence contre la femme. Le "témoignage réuni" viole la femme. Il a mené Christine, comme je l'ai démontré, à s'estimer indigne au niveau corporel ainsi qu'intellectuel. Elle a honte de son corps de femme comme la femme violée a honte du sien. Mais elle a honte parce qu'elle se fait violer par ce qu'elle lit, ou plutôt par ce qu'elle ne peut pas lire, par l'autorité du "témoignage réuni" auquel elle ne peut pas participer.

C'est pour cette raison que Christine commence la conversation avec Dame Raison sur le corps féminin en

parlant non pas du corps lui-même, mais d'un livre qui parle du corps féminin. La Dame ordonne à Christine de ne pas accorder d'autorité à ce livre en ce qui concerne le corps des femmes, mais de l'accorder à son propre corps, à sa propre expérience de ce corps :

Je connais un autre petit livre en latin qu'on appelle Du Secret des femmes et qui maintient qu'elles sont frappées de grands défauts en leurs fonctions corporelles.

Elle me répondit : "L'expérience de ton propre corps nous dispensera d'autres preuves. Ce livre relève en effet de la plus haute fantaisie; c'est un véritable ramassis de mensonges, et pour qui l'a lu, il est manifeste qu'il n'y a dans ce traité rien de vrai. Et bien que certains disent qu'il est d'Aristote, l'on ne peut croire qu'un si grand philosophe se soit permis de telles énormités. Mais parce que les femmes peuvent savoir par expérience que certaines choses dans ce livre n'ont aucune réalité et qu'elles sont de pures bêtises, elles peuvent en déduire que les autres points qu'il expose sont autant de mensonges patents. Et ne te souviens-tu pas qu'au début de son livre il affirme que je ne sais quel pape avait excommunié tout homme qui aurait l'audace de le

lire à une femme, ou de le mettre entre les
mains d'une femme." (53-4)

Ce qui est intéressant dans ce passage c'est d'abord, comme je l'ai constaté, le fait que Christine est priée de se fier à sa propre expérience de son corps, à sa propre lecture de son corps, et d'accorder une autorité suprême à cette lecture. Mais ce qui me semble encore plus intéressant en ce qui concerne le viol textuel, c'est comment Christine est priée de se fier à sa propre expérience de ce livre interdit. Comme elle doit faire l'expérience de son propre corps elle doit aussi faire sa propre expérience de ce livre.

Il s'agit d'abord d'un livre qui fait exactement ce que son titre propose. Il parle en secret, c'est-à-dire entre hommes, du secret des femmes. Le sexe de la femme se confond avec le livre lui-même. Est-ce le sexe de la femme qui est le secret ou le livre? On peut croire que ce soit les deux. Christine exploite le livre Du Secret des femmes pour dire à sa façon ce que Luce Irigaray dira quatre siècles plus tard:

Il s'agira donc pour vous, hommes, de parler entre vous, hommes, de la femme, qui ne peut être intéressée par l'écoute ou la production d'un discours concernant l'énigme, le logogriphe, qu'elle représente pour vous. Le mystère qu'est la femme constituera donc la

visée, l'objet et l'enjeu d'un discours masculin, d'un débat entre hommes, qui ne lui ferait pas question, ne la concernerait pas. Dont elle n'aurait à la limite rien à savoir.

(9)

Le passage sur le livre secret, sur ce livre qui parle du secret des femmes mais qui est lui-même le secret des hommes, nous donne d'abord la preuve que la femme est éduquée ou non éduquée selon la volonté de l'homme (c'est lui qui lit pour elle et qui lui donne les livres). Le passage sur le livre secret prouve aussi que l'homme est également éduqué par l'homme dans un monde fermé aux femmes. Eux aussi se font "tromper" et "abuser" par la lettre:

Sais-tu dans quelle intention malveillante cette idiotie [l'excommunication de tout homme qui lirait ou donnerait le livre à une femme] est offerte au début du texte à la crédulité d'hommes sots et niais?

"Non, ma Dame, il faut me l'expliquer."

Ce fut pour que les femmes ignorent ce qu'il avance; celui qui l'écrivit savait bien que si elles le lisaient ou l'entendaient lire, elles sauraient que ce sont des fadaïses; elles l'auraient donc réfuté en s'en moquant. C'est par ce stratagème que l'auteur croyait pouvoir

abuser et tromper les hommes qui le liraient.

[C'est moi qui souligne.] (54)

L'homme construit et est construit par les hommes, par lui-même. Il ne veut pas éduquer la femme parce qu'une fois éduquée elle pourrait peut-être lui apprendre quelque chose. Le passage sur le livre secret ne revendique pas seulement l'autorité de l'expérience féminine du corps et du livre, mais l'autorité de la femme dans l'enseignement de l'homme, surtout en ce qui concerne son corps, son "secret" gynécologique. Ce n'est pas naturel que les hommes parlent en secret de son sexe comme si c'était un secret. Ils sont instruits par les hommes dans l'art de lire la femme "comme" des hommes, dans l'art de violer la femme au niveau textuel.

Mais Christine refuse de se faire violer par ce texte misogyne, comme elle refuse de se laisser indigner par le "témoignage réuni" auquel ce texte appartient. Elle met non seulement en question l'autorité du texte en mettant en doute l'identité de l'auteur quand elle refuse de croire que le livre ait été écrit par Aristote; elle met également en question l'identité du pape cité au début de ce livre secret et anonyme. Il s'agit d'un "je ne sais quel pape" (53-4).

Finalement, Christine a fait ce qu'elle a dit que les femmes feraient si elles pouvaient accéder à ce livre "secret" : elle l'a "réfuté en s'en moquant" (54).

C'est-à-dire qu'elle le réfute dans la mesure où elle peut s'en servir pour démontrer l'erreur des hommes. De la même manière, comme on l'a vu, Lucie a réfuté le viol en s'en moquant, en s'en servant pour "redoubler" sa dignité corporelle.

Mais ce que Christine réfute aussi en s'en moquant, c'est la façon dont les hommes avilissent et violent la dignité du corps de la femme textuellement au nom de la religion, comme l'a fait l'auteur anonyme du livre secret en citant "je ne sais quel pape." C'est un stratagème que Christine va adopter/adapter pour son bien, qu'elle va réfuter en s'en moquant. Elle s'en servira pour changer le rapport qu'ont les femmes (et les hommes) à ce stratagème. Cela nous mène à la troisième partie de ce travail : la revendication de la dignité spirituelle de la femme, le devenir Dame spirituel, le refus de se faire violer au nom de la religion mal appropriée. Les hommes se sont servis du pouvoir de la religion, en particulier du christianisme, pour avilir la dignité corporelle de la femme; ils ont également avili sa dignité spirituelle. En utilisant le christianisme pour leur bien, ils ont fait que la femme soit "devenue femme" et souillée. Christine utilisera le pouvoir de la religion à son tour. Elle l'utilisera en l'adaptant pour le bien des femmes, pour montrer le chemin du devenir Dame spirituel.

Troisième partie : le devenir Dame spirituel

My mama told me
'Cause she said she learned the hard way
Say she want to spare the children
She say don't give or sell your soul away
'Cause all that you have is your soul
-Tracy Chapman
Crossroads

1. Introduction : de l'immanence à la transcendance

Dans cette dernière partie nous entendrons l'écho des parties précédentes, car elles se croisent toutes dans la mesure où il s'agit de revendiquer pour la femme le droit de passer de "l'être devenue femme" au devenir Dame, de l'immanence à la transcendance. Le Livre de la Cité des Dames est un discours revendicateur à tous les niveaux. Il revendique la dignité intellectuelle et corporelle de la femme non seulement pour affirmer la signification de son existence, mais pour lui permettre de se transcender et de participer à ce que Simone de Beauvoir appelle le "mouvement de la transcendance humaine" (2: 302), c'est-à-dire pour lui permettre de participer à l'élaboration du monde meilleur. Pour Christine, comme pour Simone de Beauvoir, le désir humain d'affirmer, de

justifier et de concrétiser son existence manifeste un autre désir, celui de se transcender indéfiniment, de ne jamais renoncer à dépasser ce qu'on est devenu :

[...] tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance; il n'accomplit sa liberté que par son perpétuel dépassement vers d'autres libertés; il n'y a d'autre justification de l'existence présente que son expansion vers un avenir indéfiniment ouvert. Tout individu qui a le souci de justifier son existence éprouve celle-ci comme un besoin indéfini de se transcender. (Beauvoir 1: 34)

C'est en effet dans ce mouvement et ce système de la transcendance indéfinie, quasiment réservée aux hommes, que la femme de la Cité veut intégrer sa propre intégrité, en écrivant pour se dépasser à tous les niveaux : intellectuel, corporel et même spirituel. C'est dans ce mouvement qu'elle désire "s'ancrer" pour se faire Dame, pour se transcender en tant que femme, pour aller au-delà de ce qu'elle est devenue en tant que femme.

Si la femme ne peut pas toujours se sauver des indignités corporelles et intellectuelles (du viol physique et textuel), elle peut toujours garder sa dignité spirituelle, qui représente la possibilité de se transcender vers d'autres libertés : "Freedom for women is

freedom in the sphere of the soul, not society; freedom is attaining access to the heavens, not to the professions" (Auerbach 26). Grâce à sa dignité spirituelle, qu'il faudra mettre à l'épreuve, elle pourra supporter les autres indignités auxquelles elle doit faire face et contre lesquelles elle doit lutter tous les jours. La troisième partie du Livre de la Cité des Dames est remplie de femmes-martyres qui supportent l'indignité humaine de leur existence et de leur condition féminine tout en se transcendant, en échappant à leur immanence, à ce qui est écrit--par les autres--dans sa nature. Quoique Christine revendique sa dignité intellectuelle et corporelle et incite les autres femmes à les revendiquer, cela ne l'empêche pas d'être consciente des indignités qu'elles auront à supporter le long du chemin. C'est pour cela qu'il faudra qu'elles tiennent avant tout à leur dignité spirituelle. En leur donnant cela, Christine donne aux femmes la force de vivre, l'espoir, la tolérance et la patience qu'il leur faut pour continuer à lutter. Elle leur donne la possibilité de se dépasser en tant que "femmes-martyres."

L'irréalisme de la troisième partie du livre, qui est spirituelle, magique et mystique, témoigne du réalisme de Christine en ce qui concerne sa représentation de la condition féminine. L'auteure est consciente de l'indignité que la femme a dû supporter, qu'elle supporte,

et qu'elle supportera peut-être toujours, mais elle lui offre à la fois le plus digne des refuges, des ramparts d'où se défendre. Elle lui offre la possibilité de la dignité spirituelle, le plus noble des devenir Dame, c'est-à-dire le devenir d'âme, la transcendance. Nous verrons comment plusieurs critiques ont conclu que Christine n'était pas féministe mais simplement pro-femme, puisqu'elle prône le rôle de la femme-martyre. Il s'agit, je crois, d'une erreur d'interprétation.

2. La dignité originelle : Ève

Avant de voir de plus près le concept des femmes-martyres, il faudra d'abord parler de comment Christine va mettre à l'épreuve la dignité spirituelle de la femme à travers sa re-lecture du christianisme. Ce sera en adoptant et adaptant la religion en tant que pouvoir, comme l'ont fait les hommes.

Le christianisme a offert à l'homme la possibilité de se transcender. C'est ainsi qu'il s'est racheté, que sa dignité lui a été rendue, puisque c'est en devenant homme que Dieu a donné à l'homme son salut, c'est-à-dire la preuve de la possibilité de sa propre transcendance. De plus, non seulement Dieu s'est fait homme (l'Incarnation dans le Christ), l'homme est fait à l'image de Dieu (la Genèse).

Christine adopte ces concepts tout en les adaptant, dans la mesure où elle rejette et transforme le rapport de l'homme au christianisme. Elle ne peut pas et ne veut pas les rejeter totalement puisqu'elle reste chrétienne. Cela renforce le fait que dans le monde pizanien, comme on l'a vu à plusieurs reprises, il faut "s'ancrer" dans les systèmes pré-établis : il s'agit de changer notre expérience de ces systèmes et non pas de créer des systèmes qui sont totalement nouveaux.

Christine adopte le concept "Dieu fit l'homme à son image" tout en changeant les rapports des femmes--et des hommes--à ce concept. Ce concept, à la portée des hommes, se lit plutôt comme le principe anthropomorphe : "l'homme fit Dieu à son image." Les hommes, ces "fous", croient que puisqu'ils sont faits à l'image de Dieu, Dieu doit être masculin. Les hommes ont donc créé un Dieu à leur image. Bien sûr, Christine ne veut pas prouver que Dieu soit une femme, cependant, en distinguant entre le corps et l'âme, elle efface l'opposition binaire homme/femme. Elle n'est donc pas obligée de changer le mot "homme" dans l'énoncé "Dieu fit l'homme à son image", car elle a changé ses rapports avec ce mot : elle l'a libéré en tant que signifiant sexuel. D'ailleurs elle nous affirme qu'il ne s'est jamais agi de "l'homme" en tant que membre du sexe mâle, puisque Dieu ne s'était pas encore fait "homme." Il n'avait pas encore pris "corps humain" quand il a créé

l'homme à son image (55). Même si Dieu s'est fait homme en tant que sexe à travers son fils, cela n'empêche pas que la femme ait été faite à l'image de Dieu, elle aussi. Il s'agit de deux choses différentes. Il faut faire la distinction entre les deux pour revendiquer la dignité originelle de la femme en ce qui concerne l'énoncé "Dieu fit l'homme à son image":

Je ne sais si tu t'en rends compte; elle fut formée à l'image de Dieu. Oh! Comment se trouve-t-il des bouches pour médire d'une marque si noble? Mais il y a des fous pour croire, lorsqu'ils entendent dire que Dieu fit l'homme à son image, qui s'agit du corps physique. Cela est faux; car Dieu n'avait point encore pris corps humain! Il s'agit de l'âme, au contraire, laquelle est conscience réfléchissante et durera éternellement à l'image de Dieu. Et cette âme, Dieu la créa aussi bonne, aussi noble, identique dans le corps de la femme comme dans celui de l'homme. (54-5)

Christine ne veut pas seulement défendre "l'âme" de la femme. La distinction entre l'âme et le corps physique sert à défendre son corps également. Elle relit le mythe de la création, en revendiquant la dignité originelle de l'âme et du corps à la fois :

Car Dieu le tout-puissant, en l'essence de sa pensée divine, avait de toute éternité l'Idée d'homme et de femme. Et quand ce fut sa sainte volonté de tirer Adam du limon de la terre de Damas et qu'il l'eût fait, il l'emmenait au paradis terrestre, qui était et demeure l'endroit le plus digne de ce bas monde. Là il l'endormit et forma le corps de la femme d'une de ces côtes, signifiant par là qu'elle devait être à ses côtés comme une compagne, et non point à ses pieds comme un esclave. Le Souverain Ouvrier n'aurait donc pas honte de créer et de former le corps féminin [....] (54)

Christine exploite l'histoire de la création d'Adam et d'Ève pour son bien, comme l'ont fait les hommes. Pour mettre en relief la dignité originelle de la femme, elle souligne qu'elle a été faite au paradis terrestre, l'endroit le plus digne de ce bas monde. Elle souligne également qu'elle est faite de la chair de l'homme. Si la dignité et la noblesse sont une affaire de chair, il faut donc nécessairement que la femme soit aussi noble que l'homme s'estime l'être. Christine exploite l'histoire, pour transformer sa portée. Il ne s'agit plus d'un système privilégié de l'homme dans lequel tout se définit par rapport à lui, par rapport à sa supériorité. La femme ne se définit plus par rapport à lui sauf dans la mesure

où elle prétend être son égale et participe à sa noblesse corporelle. Elle n'est plus Autre. Ce n'est pas sans ironie qu'elle exploite l'histoire de la création d'Ève d'une des côtes d'Adam; elle met en lumière à quel point l'homme l'a exploitée pour affirmer sa propre perfection corporelle :

Mais pour revenir à la création du corps, la femme a donc été faite par le Souverain Ouvrier. Et en quel endroit fut-elle faite? Au paradis terrestre! Et de quoi? Était-ce de vile matière? Au contraire, de la matière la plus noble qui ait jamais été créée! Car c'est du corps de l'homme que Dieu la créa. (55)

Christine relit l'histoire de la création de la femme, de la création d'Ève d'une côte d'Adam, pour changer nos rapports avec le système hiérarchique et patriarcal de cette histoire. Elle revoit comment elle est devenue femme pour lui permettre de devenir Dame, de participer à la dignité corporelle originelle de l'humanité. Mais il ne s'agit pas tout simplement, en choisissant cette version de l'histoire, d'une marque de ce que Shahar appelle "pro-female literature" (168). Ce que Christine fait encore plus brillamment en tant que féministe, c'est de relire le mythe de l'erreur "originelle" d'Ève pour changer nos rapports au système binaire du bien et du mal. C'est ainsi que bien avant que

Dieu se soit fait homme, la femme participe à la transcendance et à la revendication de la dignité humaine:

Ma Dame, l'un des Catons, celui qui fut grand orateur, dit encore que si le monde avait été créé sans femme, nous fréquenterions les dieux.

Elle me répondit : "Là, la folie de celui qu'on dit sage est manifeste. Car c'est par l'intermédiaire de la femme que l'homme accéda au royaume de Dieu. Si quelqu'un voulait avancer, à cause d'Ève, que c'est par la femme qu'il tomba, je répondrais qu'il gagna un rang bien plus haut par Marie que celui qu'il avait perdu par Ève. Car jamais l'humanité n'aurait été réunie à la Divinité si Ève n'avait péché. Hommes et femmes doivent louer cette faute grâce à laquelle un si grand honneur leur est advenu [.....]" (55)

Christine revendique la dignité originelle de la femme en reprenant les arguments théologiques autour du péché originel. Il s'agit pour elle d'une noble erreur, d'un "agréable défaut." Elle veut montrer comment le mythe de l'erreur d'Ève a été exploité pour le bien des hommes. Christine n'oublie pas ce mythe et ne le change pas, car "on ne doit point renoncer aux choses bonnes et profitables ou les laisser à l'abandon sous prétexte que les sots en usent mal" (230). Au contraire, elle

l'exploite à son tour et pour son bien, là où il est profitable. Et le fait qu'elle exploite l'erreur d'Ève en la rendant honorable manifeste son génie féministe. Christine n'a pas seulement transformé notre rapport à Ève, mais à la manière masculine et binaire de définir la femme. L'explication de Leslie Altman est illuminante, quoiqu'elle croie que Christine soit en accord avec ce système :

Among clerics, two mutually exclusive ideas seem to have existed simultaneously, antifeminist and women worship: on the one hand, woman is despised in the person of Eve; on the other, she is exalted in the person of Mary. (7)

Là où l'homme s'est servi du mythe pour blâmer la femme, Christine s'en sert pour l'ennoblir, pour l'honorer en tant que Dame. L'Eve du monde pizanien participe à l'élaboration du monde meilleur. C'est grâce à elle, c'est-à-dire à son péché originel, que Dieu se fera homme et que l'homme sera réuni à la divinité. En dépit de sa "faute", Eve participe à la transcendance humaine et à l'élaboration du monde meilleur. L'Autre ce n'est plus le Mal (Beauvoir 1: 193). L'Autre c'est le Bien, et donc elle n'est plus l'Autre ennemie.

3. La femme-intermédiaire : position

Christine veut nous persuader de transformer nos rapports au mythe de la faute d'Ève, car elle nous apprend à louer une "faute." Elle change nos rapports à la structure du bien et du mal, ainsi qu'établie dans ce mythe, en nous montrant comment voir entre et au-delà des faits, en nous inspirant à prendre conscience des processus impliqués. En effet, ce n'est pas ce que l'homme a fait du mythe d'Ève qui l'intéresse, mais comment il l'a fait. De la même manière, elle ne fait pas qu'annoncer la dignité d'Ève; elle nous montre comment elle est arrivée à cette conclusion. C'est grâce au processus d'avoir transformé une "faute" en quelque chose d'honorable qu'elle a pu revendiquer la dignité d'Ève. C'est le même processus féministe qui permet à Lucie, comme on l'a vu, d'affirmer que le viol redoublera sa chasteté, et à Christine de prétendre qu'à un certain niveau la faiblesse physique de la femme est un "agréable défaut."

D'ailleurs, elle ne reviendra pas à Ève mais au processus qui l'a menée à honorer Ève. Sa "faute" a été honorée dans la mesure où le rôle d'Ève a été ré-interprété en tant que femme-intermédiaire, celle qui participe au mouvement de la transcendance humaine et à l'élaboration du monde meilleur. Ève a toujours été une

femme-intermédiaire par le fait que c'est à travers elle et sa "faute" que l'homme est tombé dans le mal et la souffrance. Christine transforme donc non seulement sa "faute" en quelque chose d'honorable, mais son rôle de femme-intermédiaire aussi. Elle le transforme en position, en "rôle sérieux" comme le constate Charity Willard (100) en dépit du fait qu'elle ne croit pas que Christine soit féministe (116).

Nous regarderons de plus près comment Christine élabore le processus de la transformation du rôle intermédiaire de la femme. Nous verrons comment ce processus est élaboré dans la mesure où, justement, ce rôle de femme-intermédiaire pré-établi est lui-même transformé en processus.

Dans le monde pizanien, la femme-intermédiaire n'est pas qu'un véhicule, comme on le verra dans le cas de la Vierge Marie; elle participe à l'élaboration du monde meilleur par ses actes et ses paroles. Dieu l'a créée en tant que véhicule seulement dans la mesure où il parle à travers elle, où elle constitue un genre de pont entre l'homme et la divinité : "Notre-Seigneur a souvent révélé ses secrets au monde par l'intermédiaire de femmes" (136).

Parmi d'autres, il y a d'abord "l'excellente et vertueuse Rebecca, épouse d'Isaac le patriarche, père de Jacob." Étant dans un monde patriarcal, Rebecca se définit par rapport à son mari et ses fils, par rapport

aux hommes, mais c'est en effet eux qui devraient se définir par rapport à elle : car sans elle, "l'humanité n'aurait jamais été réunie à la divinité" :

[...] elle se comportait avec la plus grande humilité envers son mari, à tel point qu'elle ne paraissait pas appartenir à un rang noble .

C'est pour cela qu'Isaac l'aimait et la révérait à l'extrême. Sa parfaite chasteté et sa sagesse lui valurent un bien encore plus grand que l'amour de son époux, c'est-à-dire l'amour et la faveur de Dieu. En effet, Dieu lui accorda l'insigne grâce de porter deux enfants en son sein alors qu'elle était déjà vieille et stérile. C'étaient Jacob et Ésaü, dont descendent les tribus d'Israël. (182)

Le corps de Rebecca ne l'empêche pas de participer à l'élaboration du monde meilleur. Elle n'est plus seulement intermédiaire, sauf dans la mesure où elle est un véhicule, c'est-à-dire un corps par lequel l'homme assure sa propre descendance. Ici l'homme, le mari de Rebecca, est impuissant. Pour assurer la descendance et accomplir sa tâche, il faut à Rebecca "un bien encore plus grand que l'amour de son époux." La femme-intermédiaire n'est donc plus, d'après la lecture de Christine, le véhicule de l'homme, car non seulement le corps de Rebecca

ne peut pas se réaliser en tant que véhicule tout seul, l'homme ne peut pas s'en servir comme son véhicule.

Christine revendique l'autorité de la position intermédiaire. Ou plutôt, il faudrait dire qu'elle revendique l'autorité de la femme-intermédiaire comme prise de position : car la femme-intermédiaire en tant que femme véhicule n'a pas de "position", c'est-à-dire qu'elle n'est pas placée dans la possibilité de participer à l'élaboration du monde meilleur et à la transcendance humaine.

Christine n'a point voulu redéfinir le rôle de la femme et inciter la femme à résister à son rôle intermédiaire; mais elle a voulu changer ses rapports et les rapports des autres à ce rôle. Elle a voulu lui donner un moyen de le percevoir en tant que pouvoir, et elle le fait en lui montrant comment le rôle intermédiaire est une position de force (et non un simple rôle).

Christine se met elle-même dans la "position" intermédiaire, comme nous l'avons vu. Elle a le pouvoir de participer à l'élaboration du monde meilleur, à cette édification de la Cité des Dames. Christine peut donc se mirer dans l'exemple de Rebecca. D'abord elle est en train de réunir la femme à la divinité, comme Rebecca le fait pour l'homme. Elle ressemble aussi à Rebecca puisque, avant d'être "aimée" par Dieu, "elle était si vertueuse, sage et honnête que toutes celles qui

l'approchèrent trouvèrent un modèle en sa chasteté."

Comme cette femme est un modèle pour toutes les femmes qui s'approchent d'elle (y compris Christine elle-même), Christine est le modèle de ses lectrices. Christine se mire implicitement dans l'exemple de Rebecca non seulement par sa participation à la transcendance humaine; mais aussi explicitement, puisque Rebecca participe à la revendication de la dignité de la femme en se posant en tant que modèle, c'est-à-dire en étant féministe.

Dans le même chapitre où figure l'histoire de Cassandre (ce qui est, je crois, significatif), Christine nous raconte l'histoire de Nicostrate (II.v). La position intermédiaire de cette femme nous fait penser à celle de Christine un peu plus explicitement. Nicostrate participe en tant que femme-intermédiaire à l'élaboration d'une ville : et elle le fait en étant consciente de sa position intermédiaire, de son pouvoir. Christine n'hésite pas à affirmer qu'elle voulait poser "la première pierre." Elle a donc bâti un château à l'endroit même où, plus tard, serait fondée la ville de Rome, représentant le monde meilleur : "Voulant être celle qui poserait la première pierre, elle y construit un château fort, comme tu [Christine] l'as déjà entendu." Mais la Dame aurait aussi bien pu dire "comme tu es en train de le faire"! Elle le dit implicitement, en faisant ressortir des ressemblances entre deux femmes différentes, Christine et

Nicostrate. Le Livre de la Cité des Dames est lui-même un château fort pour les femmes, la première pierre du féminisme, de ce nouveau système selon lequel elle pourra participer à l'élaboration du monde meilleur et au mouvement de la transcendance humaine.

On pourrait constater que là où l'homme marginalise la femme-intermédiaire, en lui refusant toute prise de position, Christine la met au centre. Elle relit les mêmes histoires qui ont permis à l'homme de se placer au centre du monde. Mais quoique Christine adopte un système masculin, celui de se mettre au centre du monde, elle n'hésite pas à le modifier pour son bien et le bien des autres. Il faut s'entendre sur le choix du mot "intermédiaire." Cela ne signifie pas, dans le monde pizanien, un rôle central, un centre en tant que siège ou piédestal. Christine a changé notre expérience du centre : celle qui occupe la position intermédiaire est "au centre" parce qu'elle se situe entre d'autres positions. Il ne s'agit donc plus de définir les marges par le centre, ou même de définir le centre par les marges, car il ne s'agit plus de l'intérieur et l'extérieur, d'un système binaire.

4. La dignité originelle : Marie, femme-intermédiaire

Christine fait donc une révalorisation du rôle pré-établi de la femme-intermédiaire mais ignorée en sens de position qui vaille. Comme on l'a vu, la position intermédiaire, c'est celle de la femme-véhicule transformée; elle n'est plus un corps seulement. C'est la position de la Vierge Marie, qui, comme Eve, participe à l'élaboration du monde meilleur et à la transcendance humaine. Nous n'avons plus à faire à la femme qui sert à quelque chose, c'est-à-dire à la femme-objet : il s'agit de la femme qui fait quelque chose, qui agit en tant que sujet.

À la surface, Christine n'a pas à revendiquer la dignité originelle de la Vierge car elle existe déjà dans le monde pré-établi. Comme le constate Simone de Beauvoir, "Marie n'a pas connu la souillure qu'implique la sexualité" (1: 238). Christine n'a pas, non plus, à défendre son rôle d'intermédiaire, sa participation à l'élaboration du monde meilleur. Son devoir est d'exploiter ce "rôle" intermédiaire pour le transformer en position. Quoique la Vierge soit reconnue en tant que femme-intermédiaire, ce n'est que dans la mesure où elle est véhicule, où elle n'est pas reconnue comme femme. C'est l'exemple de la Vierge Marie qui démontre le plus explicitement comment la femme-intermédiaire est

représentée par une absence dans le monde pré-établi. Elle n'a absolument pas de pouvoir. La femme-intermédiaire en tant que pur véhicule, c'est la femme-intermédiaire impuissante. Son rôle et sa dignité originelle se manifestent en silence. C'est une présence qui n'en est pas une. Christine la fait devenir Dame : elle lui donne la puissance et la présence en tant qu'intermédiaire. Elle lui donne une position : celle de Notre-Dame.

Quoique le rôle intermédiaire existe dans le monde pré-établi, il est toujours centré sur le mâle. La femme est passive dans ses rapports aux les hommes. Christine va revendiquer le rôle, ou plutôt la position du corps de la Vierge, en soulignant qu'il a servi à la gloire de Dieu. Pour Christine cela veut dire que ce corps intermédiaire a une voix. La Vierge Marie du monde pisanien parle. Elle est la véritable preuve de ce que Christine annonce au début du livre, que "Dieu a accordé la parole aux femmes, [et] ce fut en vérité pour mieux servir sa gloire" (61).

Nous verrons comment l'élaboration de la position intermédiaire en tant que voix est une mise en scène d'un processus que Christine veut promulguer et dont elle fait elle-même l'expérience. Mais voyons d'abord comment elle exploite l'idée d'une femme-intermédiaire et véhicule dans le monde pré-établi. La femme-intermédiaire en tant que

véhicule, nous dit Christine, n'a pas d'autorité. Elle est à l'ombre de l'autorité de son fils, de celui qu'elle met au monde. La revendication de l'autorité de la femme-intermédiaire qu'est la Vierge, c'est la revendication de toutes les femmes-véhicules, de toutes les mères et de toutes les femmes du monde :

Ah! quel homme peut être assez ingrat pour oublier que ce fut une femme qui lui ouvrit la porte du Paradis (je parle de la Vierge Marie); peut-on demander plus grand bien? Car, comme je te l'ai dit tout à l'heure, c'est par elle que Dieu s'est fait homme. Qui voudrait oublier tous les bienfaits que les mères font à leurs fils, tout le bien dont les femmes sont cause pour leurs époux? Je demande, au moins, que l'on ne veuille point oublier les bienfaits qui relèvent du domaine spirituel. (168-9)

Comme Dieu a préfiguré "le salut du genre humain par une femme" (170), toutes femmes, étant toutes mères, pourront participer à la dignité et à la transcendance humaine grâce à la façon dont Christine relie et exploite le mythe de la femme-intermédiaire. En changeant nos rapports à la mère de Jésus-Christ, elle espère changer nos rapports avec toutes les mères de ce monde, avec toutes les femmes. Tout comme elle veut retirer les hommes de l'ignorance et de l'ingratitude devant la

Vierge, elle change leurs rapports avec leurs propres mères:

Je croyais déjà qu'il dut leur suffire, pour
retenir leurs mauvaises langues, d'avoir tous eu
une mère et de connaître chacun les évidents
bienfaits que les femmes font habituellement aux
hommes, mais je vois maintenant qu'elles les ont
véritablement comblés de biens, et qu'elles
continuent de leur prodiguer des largesses.
Qu'ils se taisent donc! Qu'ils se taisent
dorénavant, ces clercs qui médient des femmes!

(108)

Christine est en train d'écrire dans le paradoxe :
non seulement les hommes oublient parfois que c'est une
femme qui leur a apporté le salut, mais que ce sont des
femmes qui les ont mis au monde. En oubliant la dignité
originelle de la femme, c'est-à-dire celle de la Vierge
Marie et d'Ève, ils se permettent de "médire." Cet oubli
est un processus par lequel ils les ont fait "devenir"
femmes et c'est un processus que Christine réduit au
paradoxe. Il est paradoxal que les hommes se rappellent
parfois la dignité originelle de Marie dans le domaine
spirituel tout en se permettant de médire des femmes en
général, de les condamner en bloc:

Car même si toutes les autres femmes étaient
mauvaises, l'éclat de tes [Marie] vertus brille

à tel point qu'il éclipserait toute perversité.
Très excellente Dame, toi qui es l'honneur de
notre sexe, les hommes ne devraient-ils pas,
puisque Dieu t'a élue pour épouse, s'abstenir de
blâmer les femmes? (240)

La revendication du rôle intermédiaire de la femme est un déplacement de ce rôle. Il ne s'agit plus d'une position passive, qui n'a pas le droit de se mettre en position (active) : la femme-intermédiaire est également une femme qui a la parole, qui a une voix. Il ne s'agit plus de la femme-intermédiaire en tant que véhicule sourd et muet. Comme Christine revendique la dignité originelle du rôle intermédiaire de la femme en soulignant comment elle porte la vie et le salut à l'homme et à l'humanité, elle revendique la valeur d'être femme-intermédiaire en tant que position d'où parler, c'est-à-dire en tant que voix.

Il faut signaler que la Vierge Marie est la seule femme, à part Christine elle-même, à qui la parole est littéralement donnée dans Livre de la Cité des Dames. L'auteure la fait parler non seulement à travers "Christine" et les trois déesses, comme elle permet à toutes les autres femmes du livre à faire entendre leur voix indirectement; la parole est aussi littéralement donnée à la Vierge Marie et elle s'adresse directement aux femmes. Pour la première fois dans le livre, tout au

début de la troisième et dernière partie, Christine ne dit pas "voilà ce que j'ai dit à la Dame" ou "voilà ce que me dit la Dame" pour faire parler les femmes. Nous passons du discours indirect au discours direct. Christine nous annonce, tout simplement, "telle fut la réponse de la Vierge", et lui donne la parole sans plus tarder (240). Ce n'est pas tout simplement la voix de la femme-intermédiaire que nous entendons, mais la voix de la femme-intermédiaire en tant que "Reine Céleste", en tant que "Souveraine" (276). La plus digne de toutes les femmes-intermédiaires, de toutes les Dames, a "pouvoir et autorité sur toutes les puissances du monde" (239-40). Elle a une position.

Nos rapports à la femme-intermédiaire qui n'est plus la femme-véhicule ont donc radicalement changé. Elle est, finalement, une noble Dame. Comme la revendication de la dignité originelle de la Vierge est un processus par lequel toutes les mères de ce monde sont révalorisées et apprennent à se révaloriser, la revendication de sa position, de sa voix, est un processus qui est offert à toutes les femmes. Les femmes sont priées par Christine de "suivre l'exemple de [leur] Reine", c'est-à-dire de la Vierge (276). Quoiqu'elle les prie de suivre son exemple "lorsqu'elle a appris le suprême honneur qu'elle aurait de devenir la Mère du fils de Dieu", c'est la façon dont Christine elle-même est en train de suivre son exemple que

nous devons imiter : car Christine est en train de faire ce qu'elle nous dit de faire; elle est en train d'imiter la Vierge dans la mesure où c'est une femme-intermédiaire qui nous parle. Comme la Vierge Marie s'est adressée directement aux femmes de la Cité dans le premier chapitre de la troisième partie du livre, comme elle a littéralement pris la parole, Christine "s'adresse [directement] aux princesses et à toutes les femmes" pour la première fois à la fin de la deuxième partie du livre (238). La position intermédiaire n'est plus réservée à la médiation entre Dieu et l'homme, ni même entre hommes et femmes, mais inclut la communication des femmes entre elles.

Christine est donc, comme on l'a vu à plusieurs reprises, en train de revendiquer sa propre position en tant que femme-intermédiaire. Elle est elle-même en train de participer à la transcendance humaine en invitant toutes les femmes à participer dans le domaine spirituel. Comme Marie et Ève ont apporté le salut au monde, Christine l'apporte, pour ainsi dire, au sien. Elle est la femme-intermédiaire qui a "pouvoir et autorité sur toutes les puissances [de ce] monde." Qu'il s'agisse du domaine intellectuel, corporel ou spirituel, les clés de ce monde sont entre ses mains (46).

5. Des femmes-intermédiaires : les martyres

La revendication de la dignité originelle de la Vierge et d'Ève n'est qu'un aspect de la revendication de la dignité de la femme dans le domaine spirituel. Ce n'est que le début de la transformation de la Cité des Dames en une Cité de Dieu. Le titre, La Cité des Dames, fait allusion à la Cité de Dieu de Saint Augustin. Christine juxtapose les deux cités. Ce n'est pas que la Cité des Dames entre en concurrence avec la Cité de Dieu, mais que la vision de Christine participe à la tradition chrétienne (Richards xxix).

Le devenir Dame spirituel s'illustre chez les femmes-martyres également. Encore une fois il s'agira de voir jusqu'à quel point ces femmes sont aussi des femmes-intermédiaires avec "pouvoir et autorité" : mais nous verrons qu'elles ressemblent à Jésus lui-même plutôt qu'à Marie. Comme pour les autres femmes-intermédiaires, l'entassement des biographies des femmes-martyres est en quelque sorte l'autobiographie de Christine : le processus de devenir Dame chez les martyres est un miroir dans lequel Christine peut se mirer, puisque la vocation de martyre sera en effet une réflexion sur sa propre vocation artistique. L'analyse des biographies des femmes-martyres confirmera cette hypothèse.

Christine commencera d'abord par élaborer la position intermédiaire de la femme-martyre. Non seulement il y a eu des femmes qui ont été elles-mêmes martyres, comme on le verra, mais elles ont eu un rôle significatif (c'est-à-dire une position à occuper) dans le martyre des hommes. Encore une fois, c'est par l'intermédiaire des femmes que les hommes ont pu se faire entendre. Mais ce n'est pas la voix des hommes que nous entendons. Elle est cachée. Ce qui se fait entendre c'est la voix des femmes qui ont participé à l'élaboration du monde meilleur, du monde chrétien. Nous entendons cette voix dans la mesure où Christine met en lumière la position intermédiaire de ces femmes qui ont aidé les martyrs.

Si on voulait raconter tous les bienfaits que nous devons aux femmes, il faudrait un bien grand livre; toutefois, puisque je parle du domaine spirituel, combien de martyrs [...] ont été soignés, hébergés et cachés par de simples femmes, des veuves ou d'excellentes bourgeoises! Car si tu lis les vies des saints, tu verras qu'il plut à Dieu que tous, ou presque, aient été aidés dans leurs souffrances et martyres par des femmes. Que dis-je? Les martyrs! Les saints apôtres, saint Paul et tous les autres, et même Notre-Seigneur Jésus-Christ furent, eux aussi, nourris et soignés par des femmes. (177)

Non seulement la femme avait autorité et pouvoir avant que Dieu se soit fait homme, mais depuis aussi. Pour augmenter l'autorité de ces femmes-intermédiaires qui ont aidé les martyrs, pour nous faire prendre au sérieux l'importance de leur position, Christine choisit de parler des saints apôtres et de Jésus-Christ lui-même, les martyrs les plus illustres. Ces femmes n'ont pas seulement "soigné et hébergé" les martyrs, elle les ont "cachés" aussi. C'est en effet ce que Christine elle-même est en train de faire : elle cache les martyrs pour laisser parler les femmes intermédiaires. Les martyrs sont en arrière plan : ce sont les femmes intermédiaires reliées à ces martyrs qui sont en premier plan, qui agissent. D'ailleurs, dans un des quelques exemples qu'elle nous donne, celui de Catulle (177-8), la femme ne fait pas que cacher saint Denis, saint Rustique et saint Eleuthère : elle cache leur corps, la dépouille sainte. Ces martyrs sont en arrière plan, puisqu'ils sont morts, leur histoire est terminée dans ce monde. C'est ce que Catulle fait qui compte.

Mais tout ceci n'est qu'un début. La position de la femme-intermédiaire dans la vie des martyrs est revendiquée, mais le travail de Christine n'est pas fini : car ce ne sera pas la vie des saints martyrs qu'elle va procéder à relire pendant plusieurs chapitres, mais la vie des saintes martyres. Elle est donc, à un certain niveau,

toujours en train de cacher les hommes-martyrs, dans la mesure où elle va faire parler ces femmes-martyres qui, jusqu'à présent, étaient elles-mêmes cachées et parlaient sans qu'on les entende. Les biographies des martyres occupent les derniers chapitres du livre, "les hautes toitures", et elles sont au "premier rang" de la cité:

[...] Dieu a favorisé de sa grâce le sexe féminin à l'égal des hommes, puisqu'il a donné aux tendres et faibles jeunes filles force et constance pour subir d'horribles martyres à la gloire de sa sainte foi. Elles sont couronnées au Paradis et leurs vies, très belles à entendre [c'est moi qui souligne], sont pour toutes femmes plus édifiantes que nulle autre doctrine. C'est pourquoi elles occuperont le premier rang de notre Cité. (241)

Comme Marie, les martyres servent de modèle. Le martyre est un processus, comme le devenir Dame, qui est offert aux femmes pour revendiquer leur dignité spirituelle. Pour Christine, plus que nulle autre "doctrine", le martyre en tant que processus est "édifiant" pour "toutes les femmes", car elle voyait, dans le christianisme, un moyen de vaincre l'oppression (Richards xxix). Pourtant, ce n'est pas que Christine croie que les femmes doivent souffrir la torture pour atteindre une certaine dignité spirituelle. Elle tente

plutôt de mettre en lumière comment toute existence féminine est en quelque sorte un martyr et que cela manifeste une dignité spirituelle spécifique aux femmes. Toute femme peut donc devenir une Dame spirituelle, quelle que soit sa condition sociale, car la condition féminine est un martyr universel : il y a "un nombre infini de ces dames de toutes conditions, vierges, veuves ou mariées, en qui la puissance divine s'est manifestée par une force, une constance extraordinaires" (274-5).

C'est ainsi que même une prostituée (comme une femme violée) peut figurer dans les biographies des femmes martyres. Comme le titre de Cité des Dames fait allusion à la Cité de Dieu, le martyr au nom du christianisme est juxtaposé pour le bien des femmes au martyr au nom du féminisme.

Afre, une "prostituée convertie", remplace un martyr par un autre. C'est le martyr qui est converti. Comme elle a dû souffrir en tant que prostituée, en tant que femme, elle souffrira en tant que chrétienne : "Le juge lui dit : 'le déshonneur de ton corps ne te suffit pas, hérétique, tu pêches en adorant un dieu étranger'" (272).

Comme elle a sacrifié son corps auparavant aux hommes, elle le sacrifiera maintenant à Dieu. C'est le mouvement de la transcendance, le dépassement vers d'autres libertés. La femme imite le Rédempteur (Beauvoir

2: 425) : c'est une vision féminine du monde et du salut
(2: 422) :

Seigneur Dieu, Jésus-Christ tout-puissant, toi
qui appelles les pécheurs à faire pénitence,
daigne recevoir mon sacrifice à l'heure de mon
martyre; délivre-moi du feu éternel par ce feu
terrestre qu'on prépare pour mon corps. (Pizan
272)

N'est-ce pas une manière de redonner un peu de
dignité et de pouvoir aux vraies femmes-martyres de ce
monde, c'est-à-dire aux prostituées, aux femmes violées,
en somme à toutes les femmes victimes du monde? Comme la
femme violée, la prostituée signifie toutes les femmes,
non seulement celles qui sont littéralement comme elle.
Le devenir Dame spirituel qu'est le martyr est donc un
moyen pour toutes les femmes de changer leur expérience de
la condition féminine.

Comme nous le voyons dans le cas d'Affre, la
prostituée, le devenir Dame spirituel du martyr ne se fait
pas en souffrant en silence: "Au milieu des flammes elle
disait encore : 'Seigneur Jésus, daigne me recevoir,
pauvre pécheresse immolée en ton saint nom'." Les
martyres sont des femmes qui parlent, qui ont non
seulement une voix mais une voix inébranlable. C'est une
voix qui se fait entendre partout et en tout temps. C'est
une voix qu'on entend "parler avec tant d'autorité" (242).

De plus la voix de la martyre convertit des gens et son nom se fait invoquer partout dans les souffrances des autres (244-45). Les martyres sont des femmes qui ont une existence autonome dans la mesure où elles peuvent parler, ainsi que dans la mesure où elles refusent de se marier pour se consacrer à l'Époux Céleste; elles participent toujours à l'élaboration du monde meilleur, du monde chrétien médiéval. Quoique leur existence soit en quelque sorte autonome et authentique, elles s'engagent dans un projet collectif.

6. Jésus-Christine et le christinisme

Un autre aspect de l'autonomie des martyres du monde pizanien serait leur refus d'adorer les idoles. Elles refusent d'avoir plus d'un Dieu, des dieux autres que le Dieu chrétien en trois personnes. Elles veulent convertir les autres à cette même autonomie dans la mesure où elles les convertissent au christianisme.

De la même manière, Christine a dû être convertie à ne pas adorer des idoles (les auteurs misogynes); elle les confondait avec la voix de Dieu. C'est pour cette raison que le devenir spirituel devait être élaboré dans le livre. Le christianisme est, du point de vue féministe de Christine, un rempart contre la "même voix" et le "témoignage réuni" opprimant des "idoles" misogynes. Le

féminisme est donc sur un pied d'égalité avec le christianisme de la Cité des Dames, ou la Cité de Dieu, comme elle est nommée à la fin du livre (275).

Afin d'analyser cette idée davantage il faudrait voir comment la liste féministe des martyres est un miroir dans lequel Christine se mire. Il s'agira de voir comment le devenir Dame spirituel des martyres reflète la vocation artistique de Christine, c'est-à-dire sa vocation féministe. Il faudra voir comment Christine elle-même se projette en tant qu'artiste dans la femme-martyre.

Comme si elle avait peur que ce ne soit pas assez évident pour ses lectrices qu'elle se mire dans les biographies des martyres, comme dans les biographies de toutes les femmes du livre, Christine y inclut la biographie de sainte Christine. Christine ne veut pas cacher le fait qu'elle se mire dans son oeuvre. Elle nous donne largement assez de signes pour le souligner. L'histoire du martyr de sainte Christine ne reflète pas implicitement l'histoire du martyr féministe de Christine de Pizan, mais très explicitement: "Je te parlerai de sainte Christine parce qu'elle est ta patronne" (255). Christine exploite l'idée de se mirer dans les histoires des martyres.

Ce qui est implicitement suggéré, et qui est peut-être plus intéressant, c'est comment Christine se mire dans la biographie de sainte Christine tout comme

celle-ci se mire dans l'histoire du martyr de Jésus-Christ lui-même. Comme le nom de Christine se mêle à celui de sainte Christine, celui de sainte Christine se mêle à celui du Christ: "Jésus-Christ lui-même descendit des Cieux pour la baptiser [...]. Il lui donna son propre nom, l'appelant Christine" (259).

Revenons à la ressemblance explicite entre sainte Christine et Christine en ce qui concerne le martyr de l'une au nom du christianisme et de l'autre au nom du féminisme. Il faudra comprendre comment, à l'instant même ou Le Livre de la Cité des Dames nous offre une expérience spirituelle, un devenir, nous faisons en le lisant une expérience du féminisme, nous nous convertissons en Dames.

Comme pour toutes les martyres qui continuent à parler sous la torture, l'autorité et le pouvoir des paroles de sainte Christine sont inébranlables. La femme martyre continue à parler et à convertir des gens malgré la souffrance. Chez sainte Christine cela se manifeste explicitement, puisque c'est précisément la partie de son anatomie qui lui permet de parler, de faire entendre sa voix et celle du Saint Esprit, qui est brisée sous la torture. Le martyr de sainte Christine est encore plus exagéré que celui d'Euphémie, par exemple, qui, "son corps [...] brisé sous la torture, sa lucidité allait toujours croissant et ses paroles étaient toujours pleines du Saint Esprit" (252).

C'est la langue de sainte Christine qui est martyrisée. Mais quoiqu'on lui coupe la langue pour l'empêcher de parler, car voilà justement ce qu'on veut faire à toutes les femmes (martyres) de ce monde, elle "dit plus clairement que jamais : 'Puisque tu n'as pas cru mes paroles il est juste que tu sois aveuglé par ma langue'" (261). Non seulement elle continue à parler, mais elle crache sa langue dans l'oeil de celui qui l'a coupée. Elle l'aveugle puisque c'était pour s'aveugler lui-même qu'il lui avait coupé la langue. Non seulement elle continue à parler, mais sa langue, cette partie de son corps essentielle à la prise de parole, devient une arme, ainsi que son discours.

Ce qui nous intéresse ici par rapport à La Cité des Dames, ce rempart qui ne "somblera pas dans le néant" (43), c'est que, comme la "langue" du christianisme continue à se faire entendre, la "langue" du féminisme ne pourra pas être coupée, car elle est inébranlable (45). L'image de sainte Christine à la langue coupée fournit un parallèle à l'image de Christine au début du livre, qui, la langue coupée par les idoles misogynes du "témoignage réuni", continue quand même à faire entendre sa voix féministe. Finalement, ce que je veux démontrer c'est que Christine a représenté son expérience féministe à travers l'image du martyr. Pour construire sa Cité et son Livre,

elle a dû parler, malgré sa langue coupée. Elle l'a fait grâce à l'écriture.

Comme une femme-martyre, Christine imagine convertir des gens à son idée, à sa vision. Christine entreprend une mission. Elle fait des saintes du féminisme et elle transforme ses lectrices en Dames militantes. Les lectrices font une expérience du féminisme, car Christine est elle-même en train d'en faire une. Comme sainte Christine s'est convertie et convertit les autres au christianisme, Christine est convertie au féminisme par les Dames et tente de convertir les autres femmes à ce qu'on pourrait appeler, puisque Christine en est la patronne, au christinisme. À la fin du livre, Christine s'adresse aux femmes en faisant directement entendre sa voix; elle les prie d'"accroître et multiplier" au nom du féminisme (christinisme), comme le font les martyres au nom du christianisme (278). Comme dans la Comédie divine de Dante, où l'auteur fait une expérience spirituelle et son lecteur la fait avec lui, le Livre de la Cité des Dames est une cérémonie eucharistique. Comme le chrétien et la chrétienne imitent le Christ lui-même et participent à son acte rédempteur par l'eucharistie, le lecteur du Livre de la Cité des Dames et de la Comédie imite l'évolution et l'expérience des auteurs de ces oeuvres "divines" (Josipovici 36). Comme le mot "Amen", signe du consentement, est le dernier mot que Christine

écrit dans son livre, c'est le dernier mot que lit sa lectrice : celle-ci doit être d'accord.

Pourtant, Christine promet à ses disciples que la tâche ne sera pas facile, que ce sera un véritable martyre, qu'il faudra parfois parler avec la langue coupée. C'est pour cette raison que Christine prêche la patience aux femmes. Le devenir Dame spirituel, c'est le martyre : Christine propose ce processus à toutes les femmes, qui, comme la prostituée, vivent dans d'horribles conditions. Elle ne s'aveugle pas à la réalité. Toute femme pourra donc se transcender, comme le peuvent les chrétiens, si elle peut se refaire en tant que femme, si elle peut devenir Dame, et changer de rapports à sa condition féminine. Il faut qu'elle se donne le pouvoir et qu'elle prenne une position, quelle que soit sa condition :

Et celle dont le mari est pervers, félon et méchant doit faire tout son possible pour le supporter, afin de l'arracher à sa perversité et le ramener, si elle peut, sur le chemin de la raison et de la bonté [....] (276)

En tant que femmes modernes, le seul reproche qu'on pourrait lui faire, c'est celui d'avoir demandé aux femmes d'accepter leur condition. C'est pour cette raison que plusieurs critiques (même féministes) de l'oeuvre éprouvent de la difficulté à accepter Christine en tant

que féministe et constatent qu'elle est tout simplement pro-femme (Boulding 480, Sharar 168, Margolis 375, Willard 116). Pourtant, il n'est pas juste de lui faire ce reproche, car il n'est pas question de tout simplement conseiller aux femmes d'accepter leur condition. Au contraire, il est novateur de la part de Christine de prier les femmes de faire le mieux qu'elles puissent de cette condition, de saisir le pouvoir là où elles peuvent le faire, de changer et d'améliorer cette condition. Christine n'est pas radicale mais révolutionnaire; c'est pour cela qu'elle s'intéresse au processus de changer les choses et non pas aux choses qui ont changé d'elles-mêmes. Pour Christine, lorsque la situation a changé elle n'a plus besoin de nous. En effet, Christine est beaucoup plus moderne qu'on ne le constate. En dépit de ce que disent les critiques, elle est un modèle et une enseignante pour toutes celles qui font l'expérience de son livre. Elle est en train de dire, comme le dirait Simone de Beauvoir, qu'il n'est pas tout à fait nécessaire de changer la société et ses structures complètement pour modifier la condition féminine. Il suffit peut-être de changer nos rapports à cette société et ses structures (Moi 91-92). C'est pour cette raison que Christine bâtit une Cité tout en écrivant un Livre. Elle transforme la condition féminine sans supprimer les structures traditionnelles que sont la cité et le livre, la

civilisation et la littérature : sur les mêmes fondations,
un édifice très différent peut se construire.

Conclusion : entre les devenirs

De mesdisans, ce me semble
Qui cornent laide chancon,
Dont souvent je sue et tremble
En escoutant leur lecon.
-Christine de Pizan
Cent ballades d'amant et de dame

Je ne veux pas conclure. Conclure, ce serait me rallier au "témoignage réuni" et à la "même voix" qui conclut que Christine n'est pas féministe. Ce serait l'appeler un "bas-bleu" comme Lanson (167). Nous nous sommes trop longtemps occupées de ce que Christine a dit ou a voulu dire. Il faut maintenant, comme j'ai tenté de le faire, s'occuper de ce qu'elle a fait ou de ce qu'elle a voulu faire. Encore mieux, occupons nous de ce qu'elle fait, de ce qu'elle est en train de faire. L'heure est venue d'écouter notre mère, Christine, qui nous appelle à souper, à consommer et à digérer cette nourriture digne qu'est son livre et de dire Amen avec elle. L'heure est venue de respirer l'air de la mère et de vagabonder dans le monde pizanien. Bref, l'heure est venue de devenir comme Christine, de devenir Dame.

Pour faire cela il faut d'abord avoir le goût du vagabondage, de se déplacer. Il faut le désirer au plus profond de son être. C'est ce désir qui nous donnera non seulement la force de continuer à parler avec la langue coupée, mais de cracher cette langue dans la figure de nos ennemis et de nos violeurs intellectuels, corporels et spirituels pour les aveugler. Cracher sa langue coupée c'est refuser de la digérer, mais c'est parler aussi. C'est retourner la misogynie contre son auteur. C'est se moquer sérieusement.

Je crois que c'est cela que le "témoignage réuni" des critiques qui refusent de croire que Christine est féministe a refoulé. Ils ne voient pas que Christine se moque des stratagèmes misogynes : se moquer, c'est déconstruire. Sainte Christine crache sa langue pour aveugler celui qui, d'après elle, est déjà aveugle. En continuant à parler avec la langue coupée, Sainte Christine est en train de devenir Dame, tandis qu'en crachant sa langue coupée elle déconstruit comment elle est devenue femme. Elle veut non seulement montrer comment elle voit les choses, mais comment les hommes misogynes ne les ont pas vues, comment ils sont aveugles en ce qui concerne les femmes.

Il ne s'agit pas d'une simple parodie, mais, comme je l'ai constaté dans l'Introduction, de ce que Naomi Schor appelle la "pèrodie" (xii). Ainsi que l'exemple de Sainte

Christine l'implique, les hommes sont aveugles devant la femme comme ils le sont devant Dieu : et il ne s'agit pas simplement des non-chrétiens. Les chrétiens aussi ont été aveugles devant Dieu comme devant la femme. Ils ont mis l'Un en concurrence avec l'Autre. Christine tente de retrouver le moyen de réunir la femme à la divinité, comme elle tente d'intégrer son intégrité à elle dans le monde.

Quoiqu'elle "pèrodié" la conduite des hommes et leurs rapports aux systèmes du monde, elle ne les imite pas. Elle utilise ces mêmes systèmes sans imiter le mauvais usage que les hommes en font. L'oeuvre de Christine, quoiqu'il s'agisse d'un texte moral, n'est pas didactique. C'est une expérience spirituelle à partager. C'est un devenir. Christine ne veut point être une déesse, une idole. Elle veut plutôt être comme le Christ. C'est une femme dont nous partageons l'expérience pour prouver notre propre dignité humaine.

Non seulement Christine se moque des écrits des hommes, elle s'en moque tout en les ré-écrivant. Elle apprend tout en inventant. On découvre un processus, un plan d'action et un stratagème rhétorique dans son texte.

Comme Christine a donné une voix à la femme au niveau spirituel, elle lui en donne une au niveau intellectuel et corporel aussi. Au niveau intellectuel, la femme acquiert sa voix en apprenant à creuser avec la "pioche d'Interrogation" et en faisant son apprentissage de la

citation et de l'invention. Au niveau corporel elle apprend, comme une Amazone, à être femme et à se défendre en tant que femme. Elle perçoit qu'être mère (qu'être femme) ne l'empêche pas de lutter, de participer au mouvement en avant d'une société, d'une civilisation et d'une littérature. Dans le monde pré-établi, l'aspect maternel de la femme l'empêche de se battre et de se défendre (Huston 129). Bref, la femme en tant que mère ne pouvait pas parler : Christine lui donne la parole.

Devenir Dame n'est donc pas une "mutacion." Il ne s'agit pas de devenir homme pour parler. Il s'agit de devenir Dame pour parler en tant que femme. Il faut se méfier de croire que les femmes de la Cité renoncent à la maternité, à être femme. Il faut plutôt voir comment elle propose de transcender la femme en tant que mère. Qu'il s'agisse, comme pour les Amazones, de mettre la maternité sur un pied d'égalité avec la force physique (comme elle l'est), ou qu'il s'agisse de la sublimer, comme pour les vierges et les martyres qui se consacrent à l'Époux Céleste, elle propose une transcendance de l'immanence féminine.

Christine ne nous donne pas la possibilité d'être homme, ni même celle d'être "femme", car nous le sommes déjà. Elle veut plutôt nous donner le moyen de l'être de nouveau, de redevenir femme. C'est ce que j'ai appelé le "devenir Dame." Christine a choisi le mot Dame pour

mettre en lumière la femme qui participe en tant que femme au monde masculin. Elle s'ancre dans son système de la noblesse, des rangs et des titres, mais sa féminité continue à se faire valoir : elle se fait ainsi entendre en tant qu'autorité. Earl Jeffrey Richards a déjà examiné cet aspect du titre, mais il faut aller plus loin. Il faut le voir en tant que processus, en tant que devenir. Il ne s'agit pas d'être née Dame; ce n'est pas une affaire de sang, du destin.

Comme la Cressida de Shakespeare, exemple d'une femme qui se trouve au milieu de la guerre mais qui a du mal à faire entendre sa voix, Christine ne désire devenir homme que dans la mesure où elle voudrait parler en tant que femme. Comme Cressida, la Christine du début du livre n'a pas de choix; elle n'a qu'un choix binaire: devenir homme, c'est-à-dire accepter et s'abandonner à l'autorité masculine, ou être une femme qui ne parle pas. Christine refuse ce choix, décidant qu'il faudra que ce soit une femme qui parle, qui ne se pose pas en silence. Il s'agira de faire comme un homme, de s'intégrer dans son système, sans être comme lui. Notons que Cressida constate que si nous, les "femmes" (we women), pouvions parler, qu'elle, Cressida (I), ne voudrait peut-être pas nécessairement être homme:

And yet, good faith, I wished myself a man,
Or that we women had men's privilege
Of speaking first [c'est moi qui souligne].
(III.i. 129-31)

Christine écrit dans ce "or" de Cressida. La Christine du début du livre qui désirait être un homme et qui ne voulait pas être une femme évoluée. Il faut, comme Schibanoff, appliquer le concept de "l'immasculatation" et de "l'émasculatation" à La Cité. Mais il faut aussi explorer, comme j'ai tenté de le faire, le fait que Christine ne veut pas être une femme, ou du moins, qu'elle ne veut pas être "comme une femme." Il s'agit aussi d'une éféminisation, d'un dé-devenir femme. Nous avons vu que vouloir être un homme et ne pas vouloir être une femme ne sont pas forcément la même chose. Ne pas vouloir être une femme dans le livre devient vouloir être "Dame", une autre femme, se transcender en tant que femme et non pas devenir homme en changeant de sexe.

Vouloir devenir Dame, c'est le refus du désir d'être homme; mais vouloir devenir Dame ne veut pas dire qu'on ne veut pas participer à l'élaboration du monde. Ainsi on devient Dame, en s'intégrant au système qu'on transforme pour qu'il nous permette de rester intégrées et intégrales.

Au niveau intellectuel, il s'agit de lire comme une femme tout en résistant à la tentation de lire comme un

homme. Ou peut-être faudrait-il lire entre les deux : car lire comme une femme c'est déjà lire comme un homme, c'est lire comme les hommes nous ont appris à lire. Justement, il s'agit d'apprendre à lire comme une Dame. Il s'agira toujours de lire comme une femme, de poser son identité féminine, mais ce sera lire autrement qu'auparavant. En apprenant à lire comme une Dame, on apprend à se poser et à s'imposer avec autorité en tant que femme. Au niveau corporel on se déguise en homme, non pas pour se faire passer pour un homme, mais pour éviter de se laisser définir en tant que "femme", en tant qu'immanence, sang, naissance et nature. Se définir en tant que "femme", ce ne serait pas une prise de position. Pour devenir Dame et citoyenne, il faut prendre position, s'installer dans cette nouvelle construction, cette nouvelle Cité des Dames qui continue à se construire, qui passe, en tant que livre, du lisible au scriptible.

Il s'agit d'accessibilité et d'autorité à la fois. Le titre de Dame est un "titre majestueux" qui peut être créé pour soi dans la "communauté de femmes" (Auerbach 8). Les hommes possèdent déjà les symboles universels du pouvoir, comme Roi et Maître (8), tandis que les femmes doivent les obtenir, les mériter. Pour être Dames elles doivent le devenir. Les hommes feraient bien d'écouter, d'apprendre quelque chose, de changer leurs propres rapports au pouvoir, de demander accès à cette Cité.

Pour changer nos rapports aux structures et aux systèmes de ce monde, nous dit Christine, on ne peut plus se contenter de revendiquer notre droit de faire comme les hommes. Les Dames modèles inciteront plutôt les hommes à les imiter : l'Imitation du Christ, l'Imitation de Christine. Voilà le trésor, l'or. Amen.

Bibliographie

- Albistur, Maïté et Daniel Armogathe. Histoire du féminisme français du moyen âge à nos jours. Paris: des femmes, 1977.
- Altman, Leslie. "Christine de Pizan : First Professional Woman of Letters." Female Scholars : A Tradition of Learned Women Before 1800. Ed. J. R. Brink. Montreal: Eden Press, 1980
- Auerbach, Nina. Introduction, "The Communal Eye" in Communities of Women: An Idea in Fiction. Cambridge, Massachussetts: Harvard UP, 1978. 3-32.
- Augustine. The City of God. Trans. Marcus Dods. New York: Liberal Arts Press, 1950.
- . On Christian Doctrine. Trans. D.W. Robertson, Jr. New York: Macmillan, Liberal Arts Press, 1958.
- Badinter, Elizabeth. L'Un est l'autre : Des Relations entre hommes et femmes. Paris: Editions Odile Jacob, 1986.
- Barthes, Roland. S/Z. Paris: Editions du Seuil, 1970.
- Batand, Yvonne. "Dante et Christine de Pizan." Missions et démarches de la critique : Mélanges à J. A. Vier. 1973. 345-51.
- Beauvoir, Simone de. Le Deuxième Sexe. 2 vols. Paris: Gallimard, 1949.

- Blanchard, J. "Christine de Pizan: Les Raisons de l'histoire." Moyen Age 92 (1986): 417-36.
- Bornstein, Diane. "An Analogue to Chaucer's Clerk's Tale." Chaucer Review 15.4 (1981): 322-331.
- Boulding, Elise. The Underside of History: A View of Women through Time. Boulder: Westview Press, 1976.
- Bradstreet, Anne. "To my Dear Children". Journeys: Autobiographical Writings by Women. Ed. Mary Grimley Mason and Carol Hurd Green. Boston: G. K. Hall and Co., 1979.
- Brink, J. R., ed. Female Scholars: A Tradition of Learned Women Before 1800. Montreal: Eden Press, 1980.
- Brée, Germaine. "La Querelle des femmes, hier et aujourd'hui." Les Ecritures féminines. Ed. Elyane Dezon-Jones. Paris: Editions Magnard, 1983. 5-11.
- Calvino, Italo. "Definitions of Territories: Eroticism, Sex, and Laughter." The Uses of Literature: Essays. Trans. Patrick Creagh. San Diego: Harcourt, Brace, Jovanovich, 1986. 65-70.
- Casey, Kathleen and Carolly Erickson. "Women in the Middle Ages: A Working Bibliography." Mediaeval Studies 37 (1975): 340-359.
- Cerquiglioni, Bernard. La Parole médiévale : Discours, syntaxe, texte. Paris: Minuit, 1981.

- Cixous, Hélène. La Venue à l'écriture. Paris: UGF, 1977.
- Crowder, Diane Griffin. "Amazons and Mothers? Monique Wittig, Helene Cixous, and Theories of Women's Writing." Contemporary Literature 24.1 (1983): 117-44.
- Culler, Jonathan. "Reading as a Woman." On Deconstruction: Theory and Criticism after Structuralism. New York: Cornell UP, 1982. 43-64.
- Curtius, Ernst Robert. European Literature and the Latin Middle Ages. New York: Harper, 1963.
- Daly, Mary. Pure Lust: Elemental Feminist Philosophy. Boston: Beacon Press, 1984.
- Davis, Nathalie Zemon. "Gender and Genre: Women as Historical Writers, 1400-1820." Beyond Their Sex: Learned Women of the European Past. Ed. Patricia H. Labalme. New York: New York UP, 1980. 153-83.
- Delany, Sheila. "Rewriting Women Good: Gender and the Anxiety of Influence." Chaucer in the Eighties. Ed. Julian N. Wasserman and Robert J. Blanch. Syracuse: Syracuse UP, 1986. 75-92.
- . "Substructure and Superstructure: The Politics of Allegory in the Middle Ages." Science and Society 38 (1974): 257-80.

- Derrida, Jacques. Eperons : Les Styles de Nietzsche.
Chicago: U of Chicago P, 1978.
- Dijkstra, Bram. Idols of Perversity: Fantasies of
Feminine Evil. New York: Oxford UP, 1986.
- Eco, Umberto. The Role of the Reader. Bloomington:
Indiana UP, 1979.
- Ferrante, Joan M. "The Education of Women in the Middle
Ages in Theory, Fact and Fantasy." Beyond Their
Sex: Learned Women of the European Past. Ed.
Patricia H. Labalme. New York: New York UP, 1980.
153-82.
- Fortin, E. F. Dissidence et philosophie au moyen âge.
Montreal: Les Editions Bellarmin, 1980.
- Gauvard, Claude. "Christine de Pisan a-t-elle une pensée
politique? A propos d'ouvrages récents." Revue
Historique 250 (1973): 417-430.
- Gellrich, Jesse M. The Idea of the Book in the Middle
Ages: Language Theory, Mythology, and Fiction.
New York: Cornell UP, 1985.
- Gilbert, Sandra M., Susan Gubar. The Madwoman in the
Attic: The Woman Writer and the Nineteenth-Century
Imagination. New Haven: Yale UP, 1979.

- Gottlieb, Beatrice. "The Problem of Feminism in the Fifteenth Century." Women of the Medieval World: Essays in Honour of John H. Mundy. Ed. Julius Kirshner and Susan F. Wemple. Oxford: Blackwell, 1985. 337-364.
- Gournay, Marie Le Jars de. "Egalité des hommes et des femmes." Les Ecritures féminines. Ed. Elyane Dezon-Jones. Paris: Editions Magnard, 1983. 49-54.
- Hindman, Sandra. "With Ink and Mortar: Christine de Pizan's Cite: an Art Essay." Feminist Studies 10.3 (1984): 457-84.
- Huchet, Jean-Charles. "Nom de femme et écriture féminine au Moyen Age : Les Lais de Marie de France." Poétique 48 (1981): 407-429.
- Huizinga, Johan. Waning of the Middle Ages: A Study of the Forms of Life, Thought and Art in France and the Netherlands in the Dawn of the Renaissance. New York: Doubleday, 1954.
- Huot, Sylvia. "Seduction and Sublimation: Christine de Pizan and Dante." Romance Notes 25.3 (1985): 361-73.
- Huston, Nancy. "The Matrix of War: Mothers and Heroes." The Female Body in Western Culture: Contemporary Perspectives. Ed. Susan Rubin Suleiman. Cambridge, Mass.: Harvard UP. 119-136.

- Hutcheon, Linda. Narcissistic Narrative: The Metafictional Paradox. Waterloo, Ont.: Wilfred Laurier UP, 1980.
- Irigaray, Luce. Spéculum de l'autre femme. Paris: Minuit, 1974.
- Josipovici, Gabriel. The World and the Book. London: Macmillan, 1971.
- Jourdain, Charles. "Mémoire sur l'éducation des femmes au moyen âge." Mémoires de l'Institut National de France : Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 28 (1874): 79-133.
- Kelly, Joan. "Early Feminist Theory and the Querelle." Signs 8.1 (1982): 4-28.
- Kennedy, Angus J. Christine de Pizan: A Bibliographical Guide. London: Grant and Cutler, 1984.
- Kraft, Kent. "The German Visionary: Hildegard of Bingen." Medieval Women Writers. Ed. Katharina M. Wilson. Athens: U of Georgia P, 1984. 109-129.
- Lanham, Richard. The Motives for Eloquence: Literary Rhetoric in the Middle Ages. New Haven: Yale UP, 1976.
- Lanson, G. Histoire de la littérature française. Paris: Hachette, 1953.
- Laurentis, Theresa de. "Semiotic Models, Invisible Cities." Yale Italian Studies 2 (1978): 13-37.

- . Alice Doesn't: Feminism, Semiotics, and Cinema.
Bloomington: Indiana UP, 1984.
- Lawson, Sarah. "Introduction." The Treasure of the City of Ladies or The Book of Three Virtues. By Christine de Pisan. London: Penguin, 1985. 15-27.
- Margolis, Nadia. "Christine de Pisan: The Poetess as 'Historian.'" Journal of the History of Ideas 47.3 (1986): 361-75.
- Moi, Toril. Sexual/Textual Politics: Feminist Literary Theory. London: Methuen, 1985.
- Morewedge, Rosemarie Thee. The Role of Women in the Middle Ages: Papers of the Sixth Annual Conference of the Centre for Medieval and Early Renaissance. Albany: State University of New York Press, 1975.
- Phillippy, Patricia. "Establishing Authority: Boccaccio and Christine de Pisan." Romanic Review 77.3 (1986): 167-94.
- Pinet, Marie-Joseph. Christine de Pisan 1364-1430: Etude Biographique et Littéraire. Geneve: Slatkine, 1974.
- Pisan, Christine de. The Treasure of the City of Ladies or The Book of the Three Virtues : First English Translation. London: Penguin, 1985.
- Pisan, Christine de. Le Livre de la Cité des Dames. Ed. Thérèse Moreau et Eric Hicks. Paris: Stock, 1986.

- Poirion, Daniel. "Ecriture et ré-écriture au Moyen Age." Littérature 41 (1981): 109-118.
- Price, Paola Malpezzi. "Masculine and Feminine Personae in the Love Poetry of Christine de Pisan." Women and Literature 1 (1979): 37-53.
- Radice, Betty. "The French Scholar-Lover: Heloise." Medieval Women Writers. Ed. Katharina M. Wilson. Athens: U of Georgia P, 1984. 90-100.
- Richards, Earl Jeffrey. "Christine de Pizan and the Question of Feminist Rhetoric." Teaching Language Through Literature April (1983): 15-24.
- , trans. "Introduction." The Book of the City of Ladies. By Christine de Pizan. New York: Persea Books, 1982. xix-11.
- Rose, Mary Beth. Women in the Middle Ages and the Renaissance: Literary and Historical Perspectives. Syracuse: Syracuse UP, 1986.
- Sarde, Michele. Regard sur les Françaises: Xe siècle-XXe siècle. Paris: Stock, 1983.
- Schibanoff, Susan. "Taking the Gold out of Egypt: The Art of Reading as a Woman." Gender and Reading: Essays on Readers, Texts, and Contexts. Ed. Elizabeth A. Flynn and Patrocínio Schweickart. Baltimore: Johns Hopkins UP, 1986. 83-106.
- Schor, Naomi. Breaking the Chain: Women, Theory, and French Realist Fiction. New York: Columbia, 1985.

- . "Salammbô enchainée, ou femme et ville dans Salammbô." Flaubert, la femme, la ville: Journée d'études organisée par l'Institut de français de l'Université de Paris X. Paris: Presses Universitaires de France, 1982. 89-104.
- Shahar, Shulamith. The Fourth Estate: A History of Women in the Middle Ages. Trans. Chaya Galai. New York: Methuen, 1983.
- Shakespeare, William. Troilus and Cressida. New York: New American Library, 1963.
- Spivak, Gayatri Chakravorty. "Displacement and the Discourse of Woman." Displacement: Derrida and After. Mark Krupnick. Bloomington: Indiana UP, 1983. 169-194.
- Thorne, Barrie and Nancy Henley. "Difference and Dominance: An Overview of Language, Gender, and Society." Language and Sex: Difference and Dominance. Rowley, Mass.: Newbury House, 1975. 5-42.
- Vinsauf, Geoffrey of. Poetria Nova. Trans. Margaret F. Nims. Toronto: Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1967.
- Waugh, Patricia. Metafiction: The Theory and Practice of Self-Conscious Fiction. London: Methuen, 1984.

- Willard, Charity Cannon. "A Fifteenth-Century View of Women's Role in Medieval Society: Christine de Pizan's Livre des trois vertus." The Role of Women in the Middle Ages: Papers of the Sixth Annual Conference for Medieval and Early Renaissance. Albany: State University of New York Press, 1975. 90-120.
- . "The Franco-Italian Professional Writer: Christine de Pizan." Medieval Women Writers. Ed. Katharina M. Wilson. Athens: U of Georgia P, 1984. 332-340.
- . "The Manuscript Tradition of the Livre des Trois Vertus and Christine de Pizan's Audience." Journal of the History of Ideas 27 (1966): 433-44.
- Yenal, Edith. Christine de Pisan: A Bibliography of Writings by Her and about Her. 2nd. ed. Metuchen, NJ: Scarecrow, 1989.
- Zumthor, Paul. Essai de poétique médiévale. Paris: Seuil, 1975.